



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

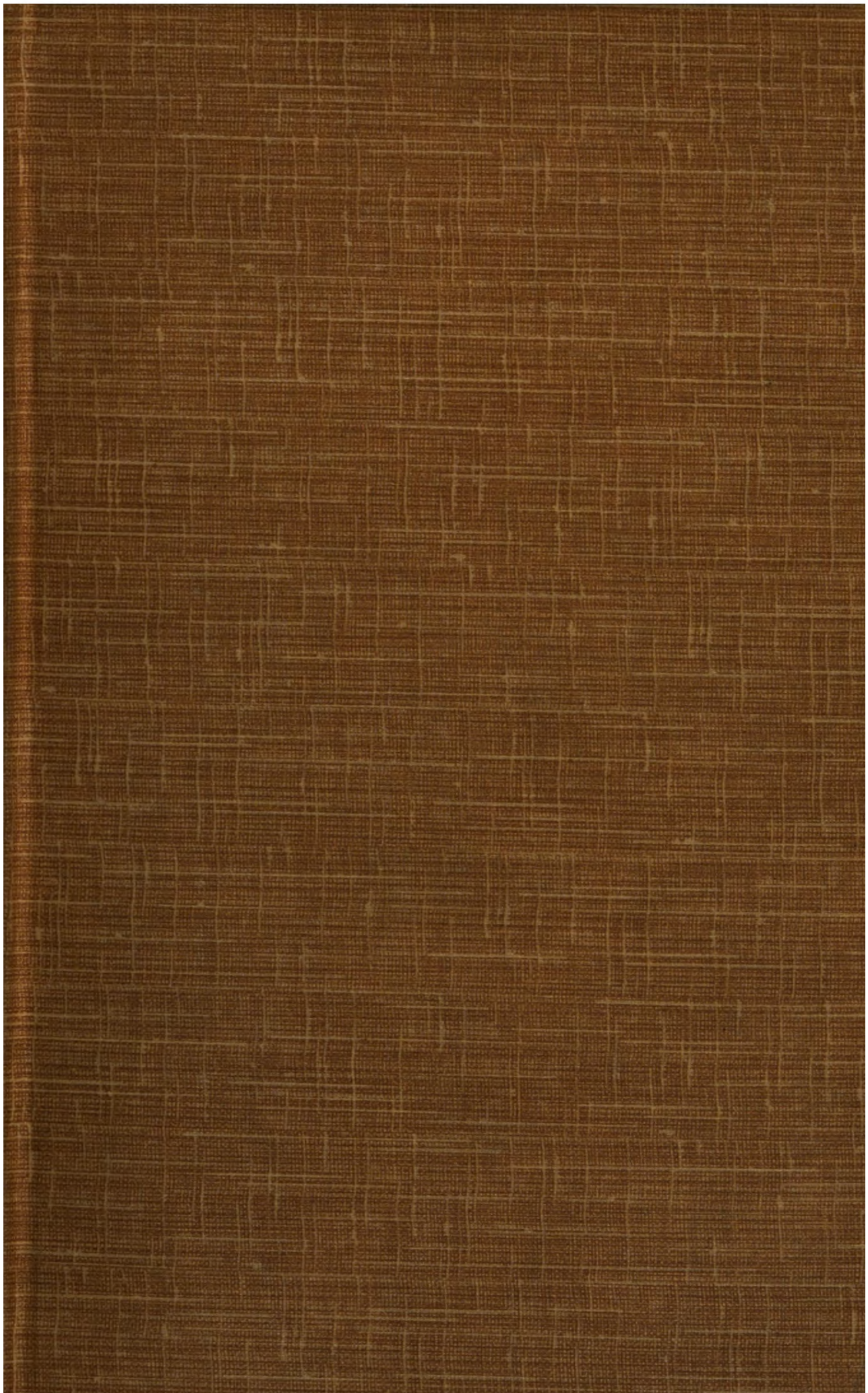
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~115 6 e 23~~



RED. F. 15 534  
COPY ONE

~~1/K 4768 A. 13~~











**LES HEURES DU SOIR**

**PRÉCÉDÉES DE**

**LES HEURES CLAIRES**

**LES HEURES D'APRÈS-MIDI**



## DU MÊME AUTEUR

### *Poésie.*

POÈMES.....	1 vol.
POÈMES, nouvelle série.....	1 vol.
POÈMES, III <sup>e</sup> série.....	1 vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES.....	1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES.....	1 vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR.....	1 vol.
LES HEURES DU SOIR, précédées des HEURES CLAIRES et des HEURES D'APRÈS-MIDI.....	1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS.....	1 vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS.....	1 vol.
LES BLÉS MOUVANTS.....	1 vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE.....	1 vol.
CHOIX DE POÈMES, avec une bibliographie et un por- trait.....	1 vol.
LES FLAMMES HAUTES.....	1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, I. <i>Les Tendresses premières.</i> <i>La Guirlande des Dunes</i> .....	1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, II. <i>Les Héros. Les Villes à pi- gnons</i> .....	1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, III. <i>Les Plaines</i> .....	1 vol.

### *Théâtre.*

DEUX DRAMES ( <i>Philippe II. — Le Clottre</i> ).....	1 vol.
HÉLÈNE DE SPARTE. — LES AUBES.....	1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

—

# Les Heures du Soir

PRÉCÉDÉES DE

Les Heures claires

Les Heures d'après-midi

DIX-HUITIÈME ÉDITION



PARIS  
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—  
MCMXXIV

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE**

*770 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir :*  
*745 ex. numérotés de 1 à 745*  
*25 ex. marqués à la presse de A à Z*  
*(hors commerce)*

**JUSTIFICATION DU TIRAGE :**

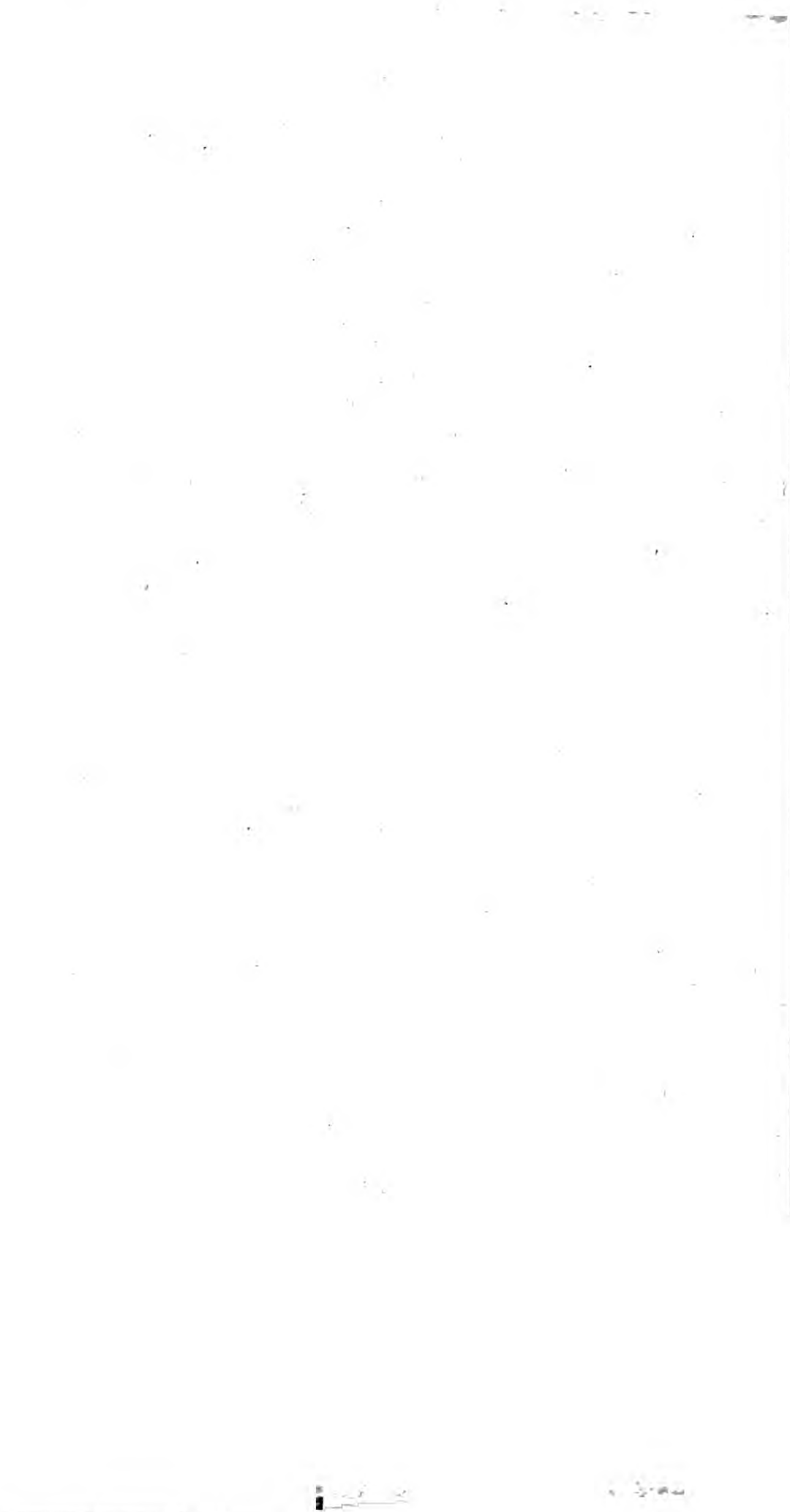


**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.**

**A CELLE QUI VIT A MES COTÉS**



**LES HEURES CLAIRES**



O la splendeur de notre joie  
Tissée en or dans l'air de soie !

Voici la maison douce et son pignon léger,  
Et le jardin et le verger.

Voici le banc, sous les pommiers  
D'où s'effeuille le printemps blanc,  
A pétales frôlants et lents.

Voici des vols de lumineux ramiers  
Planant, ainsi que des présages,  
Dans le ciel clair du paysage.



Voici, pareils à des baisers tombés sur terre  
De la bouche du frêle azur,  
Deux bleus étangs simples et purs,  
Bordés naïvement de fleurs involontaires.

O la splendeur de notre joie et de nous-mêmes,  
En ce jardin où nous vivons de nos emblèmes.

## II

Quoique nous le voyions fleurir devant nos yeux  
Ce jardin clair où nous passons silencieux,  
C'est plus encor en nous que se féconde  
Le plus candide et doux jardin du monde.

Car nous vivons toutes les fleurs,  
Toutes les herbes, toutes les palmes  
En nos rires et en nos pleurs  
Le bonheur pur et calme.

Car nous vivons toutes les transparences  
De l'étang bleu qui reflète l'exubérance  
Des roses d'or et des grands lys vermeils,  
Bouches et lèvres de soleil.

Car nous vivons toute la joie  
Dardée en cris de fête et de printemps,  
En nos aveux, où se côtoient  
Les mots fervents et exaltants.

Oh ! dis, c'est bien en nous que se féconde  
Le plus joyeux et doux jardin du monde.

## III

Ce chapiteau barbare, où des monstres se tordent,  
Soudés entre eux, à coups de griffes et de dents,  
En un tumulte fou de sang, de cris ardents,  
De blessures et de gueules qui s'entre-mordent,  
C'était moi-même, avant que tu fusses la mienne,  
O toi la neuve, ô toi l'ancienne !  
Qui vins à moi, du fond de ton éternité  
Avec, entre les mains, l'ardeur et la bonté.

Je sens en toi les mêmes choses très profondes  
Qu'en moi-même dormir,  
Et notre soif de souvenir  
Boire l'écho, où nos passés se correspondent.

Nos yeux ont dû pleurer aux mêmes heures  
Sans le savoir, pendant l'enfance ;  
Avoir mêmes effrois, mêmes bonheurs,  
Mêmes éclairs de confiance ;  
Car je te suis lié par l'inconnu  
Qui me fixait, jadis, au fond des avenues  
Par où passait ma vie aventurière ;  
Et, certes, si j'avais regardé mieux,  
J'aurais pu voir s'ouvrir tes yeux  
Depuis longtemps, en ses paupières.

## IV

Le ciel en nuit s'est déplié  
Et la lune semble veiller  
Sur le silence endormi.

Tout est si pur et clair,  
Tout est si pur et si pâle dans l'air  
Et sur les lacs du paysage ami,  
Qu'elle angoisse, la goutte d'eau  
Qui tombe d'un roseau  
Et tinte, et puis se tait dans l'eau.

Mais j'ai tes mains entre les miennes  
Et tes yeux sûrs, qui me retiennent,

•

De leurs ferveurs, si doucement ;  
Et je te sens si bien en paix de toute chose  
Que rien, pas même un fugitif soupçon de crainte,  
Ne troublera, fût-ce un moment,  
La confiance sainte  
Qui dort en nous comme un enfant repose.

V

Chaque heure, où je songe à ta bonté  
Si simplement profonde,  
Je me confonds en prières vers toi.

Je suis venu si tard  
Vers la douceur de ton regard,  
Et de si loin vers tes deux mains tendues,  
Tranquillement, par à travers les étendues !

J'avais en moi tant de rouille tenace  
Qui me rongerait, à dents rapaces,  
La confiance.



J'étais si lourd, j'étais si las,  
J'étais si vieux de méfiance,  
J'étais si lourd, j'étais si las  
Du vain chemin de tous mes pas.

Je méritais si peu la merveilleuse joie  
De voir tes pieds illuminer ma voie,  
Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs  
Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

## VI

Tu arbores parfois cette grâce bénigne  
Du matinal jardin tranquille et sinueux  
Qui déroule, là-bas, parmi les lointains bleus,  
Ses doux chemins courbés en cois de cygne.

Et, d'autres fois, tu m'es le frisson clair  
Du vent rapide et exaltant  
Qui passe, avec ses doigts d'éclair,  
Dans les crins d'eau de l'étang blanc.

Au bon toucher de tes deux mains  
Je sens comme des feuilles  
Me doucement frôler ;  
Que midi brûle le jardin,  
Les ombres, aussitôt, recueillent  
Les paroles chères dont ton être a tremblé.

Chaque moment me semble, grâce à toi,  
Passer ainsi, divinement en moi ;  
Aussi, quand l'heure vient de la nuit blême,  
Où tu te cèles en toi-même  
En refermant les yeux,  
Sens-tu mon doux regard dévotieux,  
Plus humble et long qu'une prière,  
Remercier le tien sous tes closes paupières.

VII

Oh ! laisse frapper à la porte  
La main qui passe avec ses doigts futiles ;  
Notre heure est si unique, et le reste qu'importe,  
Le reste avec ses doigts futiles.

Laisse passer, par le chemin,  
La triste et fatigante joie,  
Avec ses crécelles en main.

Laisse monter, laisse bruire  
Et s'en aller le rire ;  
Laisse passer la foule et ses milliers de voix.

L'instant est si beau de lumière,  
Dans le jardin, autour de nous ;  
L'instant est si rare de lumière première,  
Dans notre cœur, au fond de nous ;

Tout nous prêche de n'attendre plus rien  
De ce qui vient ou passe,  
Avec des chansons lasses  
Et des bras las par les chemins,

Et de rester les doux qui bénissons le jour,  
Même devant la nuit d'ombre barricadée,  
Aimant en nous, par-dessus tout, l'idée  
Que, bellement, nous nous faisons de notre amour.

## VIII

Comme aux âges naïfs, je t'ai donné mon cœur,  
Ainsi qu'une ample fleur,  
Qui s'ouvre pure et belle aux heures de rosée ;  
Entre ses plis mouillés ma bouche s'est posée.

La fleur, je la cueillis avec des doigts de flamme ;  
Ne lui dis rien : car tous les mots sont hasardeux :  
C'est à travers les yeux que l'âme écoute une âme.

La fleur qui est mon cœur et mon aveu,  
Tout simplement, à tes lèvres confie  
Qu'elle est loyale et claire et bonne, et qu'on se fie  
Au vierge amour, comme un enfant se fie à Dieu.

Laissons l'esprit fleurir sur les collines  
En de capricieux chemins de vanité,  
Et faisons simple accueil à la sincérité  
Qui tient nos deux cœurs vrais en ses mains cristallines ;  
Et rien n'est beau comme une confession d'âmes  
L'une à l'autre, le soir, lorsque la flamme  
Des incomptables diamants  
Brûle comme autant d'yeux  
Silencieux  
Le silence des firmaments.

## IX

Le printemps jeune et bénévole  
Qui v t le jardin de beauté  
 lucide nos voix et nos paroles  
Et les trempe dans sa limpidité.

La brise et les lèvres des feuilles  
Babillent, et lentement effeuillent  
En nous les syllabes de leur clarté.

Mais le meilleur de nous se gare  
Et fuit les mots matériels ;  
Un simple et doux élan muet  
Mieux que tout verbe amarre



Notre bonheur à son vrai ciel :  
Celui de ton âme, à deux genoux,  
Tout simplement, devant la mienne,  
Et de mon âme, à deux genoux,  
Très doucement, devant la tienne.

## X

Viens lentement t'asseoir  
Près du parterre dont le soir  
Ferme les fleurs de tranquille lumière,  
Laisse filtrer la grande nuit en toi :  
Nous sommes trop heureux pour que sa mer d'effroi  
Trouble notre prière.

Là-haut, le pur cristal des étoiles s'éclaire :  
Voici le firmament plus net et translucide  
Qu'un étang bleu ou qu'un vitrail d'abside ;  
Et puis voici le ciel qui regarde à travers.

Les mille voix de l'énorme mystère  
Parlent autour de toi,

Les mille lois de la nature entière  
Bougent autour de toi,  
Les arcs d'argent de l'invisible  
Prennent ton âme et sa ferveur pour cible,  
Mais tu n'as peur, oh ! simple cœur,  
Mais tu n'as peur, puisque ta foi  
Est que toute la terre collabore  
A cet amour que fit éclore  
La vie et son mystère en toi.

Joins donc les mains tranquillement  
Et doucement adore ;  
Un grand conseil de pureté  
Flotte, comme une étrange aurore,  
Sous les minuits du firmament.

## XI

Combien elle est facilement ravie  
Avec ses yeux d'extase ignée ;  
Elle, la douce et résignée  
Si simplement devant la vie.

Ce soir, comme un regard la surprenait fervente  
Et comme un mot la transportait  
Au pur jardin de joie, où elle était  
Tout à la fois reine et servante.

Humble d'elle, mais ardente de nous,  
C'était à qui ploierait les deux genoux,  
Pour recueillir le merveilleux bonheur  
Qui, mutuel, nous débordait du cœur.

Nous écoutions se taire, en nous, la violence  
De l'exaltant amour qu'emprisonnaient nos bras  
Et le vivant silence  
Dire des mots que nous ne savions pas.

## XII

Au temps où longuement j'avais souffert,  
Où les heures m'étaient des pièges,  
Tu m'apparus l'accueillante lumière  
Qui luit, aux fenêtres, l'hiver,  
Au fond des soirs, sur de la neige.

Ta clarté d'âme hospitalière  
Frôla, sans le blesser, mon cœur,  
Comme une main de tranquille chaleur.

Puis vint la bonne confiance,  
Et la franchise, et la tendresse, et l'alliance  
Enfin de nos deux mains amies,  
Un soir de claire entente et de douce accalmie.

Depuis, bien que l'été ait succédé au gel,  
En nous-mêmes, et sous le ciel,  
Dont les flammes éternisées  
Pavoient d'or tous les chemins de nos pensées,  
Et que l'amour soit devenu la fleur immense  
Naissant du fier désir  
Qui sans cesse, pour mieux encor grandir,  
En notre cœur se recommence,  
Je regarde toujours la petite lumière  
Qui me fut douce, la première.

## XIII

Et qu'importent et les pourquoi et les raisons  
Et qui nous fûmes et qui nous sommes :  
Tout doute est mort, en ce jardin de floraisons  
Qui s'ouvre en nous et hors de nous, si loin des hommes.

Je ne raisonne pas, et ne veux pas savoir  
Et rien ne troublera ce qui n'est que mystère  
Et qu'élangs doux et que ferveur involontaire  
Et que tranquille essor vers nos parvis d'espoir.

Je te sens claire, avant de te comprendre telle ;  
Et c'est ma joie, infiniment,  
De m'éprouver si doucement aimant  
Sans demander pourquoi ta voix m'appelle.



Soyons simples et bons — et que le jour  
Nous soit tendresse et lumière servies,  
Et laissons dire que la vie  
N'est point faite pour un pareil amour.

## XIV

A ces reines qui lentement descendent  
Les escaliers en ors et fleurs de la légende,  
Dans mon rêve, parfois, je t'apparie ;  
Je te donne des noms qui se marient  
A la beauté, à la splendeur et à la joie,  
Et bruissent en syllabes de soie,  
Au long des vers bâtis comme une estrade  
Pour la danse des mots et leurs belles parades.

Mais combien vite on se lasse du jeu,  
A te voir douce et profonde et si peu  
Celle dont on enjolive les attitudes,  
Ton front si clair et pur et blanc de certitude,

Tes douces mains d'enfant en paix sur tes genoux,  
Tes seins se soulevant au rythme de ton pouls  
Qui bat comme ton cœur immense et ingénu,  
Oh ! combien tout, hormis cela et ta prière,  
Oh ! comme tout est pauvre et vain, hors la lumière  
Qui me regarde et qui m'accueille en tes yeux nus.

## XV

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,  
Mes plus douces pensées,  
Celles que je te dis, celles aussi  
Qui demeurent imprécisées  
Et trop profondes pour les dire.

Je dédie à tes pleurs, à ton sourire,  
A toute ton âme, mon âme,  
Avec ses pleurs et ses sourires  
Et son baiser.

Vois-tu, l'aube blanchit le sol, couleur de lie ;  
Des liens d'ombre semblent glisser  
Et s'en aller, avec mélancolie ;  
L'eau des étangs s'éclaire et tamise son bruit,

L'herbe rayonne et les corolles se dépliant,  
Et les bois d'or s'affranchissent de toute nuit.

Oh ! dis, pouvoir, un jour,  
Entrer ainsi dans la pleine lumière ;  
Oh ! dis, pouvoir, un jour,  
**Avec des cris vainqueurs et de hautes prières,**  
Sans plus aucun voile sur nous,  
Sans plus aucun remords en nous,  
Oh ! dis, pouvoir un jour  
Entrer à deux dans le lucide amour !...

## XVI

Je noie en tes deux yeux mon âme tout entière  
Et l'élan fou de cette âme éperdue,  
Pour que, plongée en leur douceur et leur prière,  
Plus claire et mieux trempée, elle me soit rendue.

S'unir pour épurer son être  
Comme deux vitraux d'or en une même abside  
Croisent leurs feux différemment lucides  
Et se pénètrent !

Je suis parfois si lourd, si las,  
D'être celui qui ne sait pas  
Être parfait, comme il le veut !  
Mon cœur se bat contre ses vœux,

Mon cœur dont les plantes mauvaises,  
Entre des rocs d'entêtement,  
Dressent, sournoisement,  
Leurs fleurs d'encre ou de braise ;  
Mon cœur si faux, si vrai, selon les jours,  
Mon cœur contradictoire,  
Mon cœur exagéré toujours  
De joie immense ou de crainte attentatoire.

## XVII

Pour nous aimer des yeux,  
Lavons nos deux regards de ceux  
Que nous avons croisés, par milliers, dans la vie  
Mauvaise et asservie.

L'aube est en fleur et en rosée  
Et en lumière tamisée  
Très douce ;  
On croirait voir de molles plumes  
D'argent et de soleil, à travers brumes,  
Frôler et caresser, dans le jardin, les mousses.  
Nos bleus et merveilleux étangs  
Tremblent et s'animent d'or miroitant ;



Des vols émeraudés, sous les arbres, circulent ;  
Et la clarté, hors des chemins, des clos, des haies,  
Balaie  
La cendre humide, où traîne encor le crépuscule.

## XVIII

Au clos de notre amour, l'été se continue :  
Un paon d'or, là-bas, traverse une avenue ;  
    Des pétales pavoisent  
    — Perles, émeraudes, turquoises —  
    L'uniforme sommeil des gazons verts.  
    Nos étangs bleus luisent, couverts  
    Du baiser blanc des nénuphars de neige ;  
Aux quinconces, nos groseilliers font des cortèges ;  
    Un insecte de prisme irrite un cœur de fleur ;  
    De merveilleux sous bois se jaspent de lueurs ;  
    Et, comme des bulles légères, mille abeilles  
Sur des grappes d'argent vibrent au long des treilles.

L'air est si beau qu'il paraît chatoyant ;  
Sous les midis profonds et radiants  
On dirait qu'il remue en roses de lumière ;  
Tandis qu'au loin, les routes coutumières  
Telles de lents gestes qui s'allongent vermeils,  
A l'horizon nacré, montent vers le soleil.

Certes, la robe en diamants du bel été  
Ne vêt aucun jardin d'aussi pure clarté.  
Et c'est la joie unique éclosée en nos deux âmes,  
Qui reconnaît sa vie en ces bouquets de flammes.

## XIX

Que tes yeux clairs, tes yeux d'été,  
Me soient, sur terre,  
Les images de la bonté.

Laissons nos âmes embrasées  
Revêtir d'or chaque flamme de nos pensées.

Que mes deux mains contre ton cœur  
Te soient, sur terre,  
Les emblèmes de la douceur.

Vivons pareils à deux prières éperdues  
L'une vers l'autre, à toute heure, tendues.

Que nos baisers sur nos bouches ravies  
Nous soient sur terre  
Les symboles de notre vie.

## XX

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie,  
Dis, combien l'absence, même d'un jour,  
Attriste et attise l'amour  
Et le réveille, en ses brûlures endormies ?

Je m'en vais au-devant de ceux  
Qui reviennent des lointains merveilleux  
Où, dès l'aube, tu es allée ;  
Je m'assieds sous un arbre, au détour de l'allée ;  
Et, sur la route, épiant leur venue,  
Je regarde et regarde, avec ferveur, leurs yeux  
Encor clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée,  
Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas,  
Et j'écoute longtemps se cadencer leur pas  
Vers l'ombre où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.

## XXI

En ces heures où nous sommes perdus  
Si loin de tout ce qui n'est pas nous-mêmes,  
Quel sang lustral ou quel baptême  
Baigne nos cœurs vers tout l'amour tendus ?

Joignant les mains, sans que l'on prie,  
Tendant les bras, sans que l'on crie,  
Mais adorant on ne sait quoi  
De plus lointain et de plus pur que soi,  
L'esprit fervent et ingénu,  
**Dites, comme on se fond, comme on se vit dans l'inconnu.**

Comme on s'abîme en la présence  
De ces heures de suprême existence,



Comme l'âme voudrait des cieux  
Pour y chercher de nouveaux dieux,  
Oh ! l'angoissante et merveilleuse joie  
Et l'espérance audacieuse  
D'être, un jour, à travers la mort même, la proie  
De ces affres silencieuses.

## XXII

Oh ! ce bonheur  
Si rare et si frêle parfois  
Qu'il nous fait peur !

Nous avons beau taire nos voix  
Et nous faire comme une tente,  
Avec toute ta chevelure,  
Pour nous créer un abri sûr,  
Souvent l'angoisse en nos âmes fermente.

Mais notre amour étant comme un ange à genoux  
Prie et supplie  
Que l'avenir donne à d'autres que nous  
Même tendresse et même vie,  
Pour que leur sort, de notre sort, ne soit jaloux.

Et puis, aux jours mauvais, quand les **grands soirs**  
Illimitent, jusques au ciel, le désespoir,  
Nous demandons pardon à la nuit qui s'enflamme  
De la douceur de notre âme.

## XXIII

Vivons, dans notre amour et notre ardeur,  
Vivons si hardiment nos plus belles pensées  
Qu'elles s'entrelacent harmonisées  
A l'extase suprême et l'entière ferveur.

Parce qu'en nos âmes pareilles,  
Quelque chose de plus sacré que nous  
Et de plus pur, et de plus grand s'éveille,  
Joignons les mains pour l'adorer à travers nous.

Il n'importe que nous n'ayons que cris ou larmes  
Pour humblement le définir  
Et que si rare et si puissant en soit le charme,  
Qu'à le goûter nos cœurs soient près de défaillir.

Restons quand même, et pour toujours, les fous  
De cet amour presque implacable,  
Et les fervents, à deux genoux,  
Du Dieu soudain qui règne en nous,  
Si violent et si ardemment doux  
Qu'il nous fait mal et nous accable.

## XXIV

Sitôt que nos bouches se touchent,  
Nous nous sentons tant plus clairs de nous-mêmes  
Que l'on dirait des Dieux qui s'aiment  
Et qui s'unissent en nous-mêmes;

Nous nous sentons le cœur si divinement frais  
Et si renouvelé par leur lumière

## Première

Que l'univers, sous leur clarté, nous apparaît.

La joie est à nos yeux le seul ferment du monde  
Qui se mûrit et se féconde,  
Incombrable, sur nos routes d'en bas ;  
Comme là-haut, par tas,  
Parmi des lacs de soie où voyagent des voiles  
Naissent les fleurs myriadares des étoiles.

L'ordre nous éblouit, comme les feux la cendre,  
Tout nous éclaire et nous paraît flambeau :  
Nos simples mots ont un sens si beau  
Que nous les répétons pour les sans cesse entendre.

Nous sommes les victorieux sublimes  
Qui conquérons l'éternité  
Sans nul orgueil, et sans songer au temps minime,  
Et notre amour nous semble avoir toujours été.

## XXV

Pour que rien de nous deux n'échappe à notre étreinte,  
Si profonde qu'elle en est sainte  
Et qu'à travers le corps même, l'amour soit clair;  
Nous descendons ensemble au jardin de la chair.

Tes seins sont là ainsi que des offrandes,  
Et tes deux mains me sont tendues ;  
Et rien ne vaut la naïve provende  
Des paroles dites et entendues.

L'ombre des rameaux blancs voyage  
Parmi ta gorge et ton visage  
Et tes cheveux dénouent leur floraison,  
En guirlandes, sur les gazons.



La nuit est toute d'argent bleu,  
La nuit est un beau lit silencieux,  
La nuit douce, dont les brises vont, une à une,  
Effeuille les grands lys dardés au clair de lune.

## XXVI

Bien que déjà, ce soir  
L'automne  
Laisse aux sentes et aux orées,  
Comme des mains dorées,  
Lentes, les feuilles choir,  
Bien que déjà l'automne,  
Ce soir, avec ses bras de vent,  
Moissonne,  
Sur les rosiers fervents  
Les pétales et leur pâleur,  
Ne laissons rien de nos deux âmes  
Tomber soudain avec ces fleurs.

Mais tous les deux, autour des flammes  
De l'âtre en or de souvenir,  
Mais tous les deux, blottissons-nous,  
Les mains au feu et les genoux.

Contre les deuils cachés dans l'avenir,  
Contre le temps qui fixe à toute ardeur sa fin,  
Contre notre terreur, contre nous-mêmes enfin,  
Blottissons-nous, près du foyer,  
Que la mémoire en nous fait flamboyer.

Et si l'automne obère  
A grands pans d'ombre et d'orages planants,  
Les bois, les pelouses et les étangs,  
Que sa douleur du moins n'altère  
L'intérieur jardin tranquilisé,  
Où s'unissent, dans la lumière,  
Les pas égaux de nos pensées.

## XXVII

Le don du corps, lorsque l'âme est donnée,  
N'est rien que l'aboutissement  
De deux tendresses entraînées  
L'une vers l'autre, éperdument.

Tu n'es heureuse de ta chair,  
Si belle en sa fraîcheur natale,  
Que pour, avec ferveur, m'en faire  
L'offre complète et l'aumône totale.

Et je me donne à toi, ne sachant rien  
Sinon que je m'exalte à te connaître,  
Toujours meilleure, et plus pure, peut-être,  
Depuis que ton doux corps offrit sa fête au mien.

L'amour, oh ! qu'il nous soit la clairvoyance  
Unique, et l'unique raison du cœur,  
A nous, dont le plus fol bonheur  
Est d'être fous de confiance.

## XXVIII

Fut-il en nous une seule tendresse,  
Une pensée, une joie, une promesse,  
Que nous n'ayons semée au-devant de nos pas ?

Fut-il une prière en secret entendue,  
Dont nous n'ayons serré les mains tendues  
Avec douceur sur notre sein ?

Fut-il un seul appel, un seul dessein,  
Un vœu tranquille ou violent  
Dont nous n'ayons accéléré l'élan ?

Et, nous aimant ainsi,  
Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,

Vers les doux cœurs timides et transis  
Des autres.

Ils les ont conviés, par la pensée,  
A se sentir aux nôtres fiancés,  
A proclamer l'amour avec des ardeurs franches,  
Comme un peuple de fleurs aime la même branche,  
Qui le suspend et le baigne dans le soleil;  
Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,  
S'est mise à célébrer tout ce qui aime,  
Magnifiant l'amour pour l'amour même,  
Et à chérir, divinement, d'un désir fou,  
Le monde entier qui se résume en nous.

## XXIX

Le beau jardin fleuri de flammes  
Qui nous semblait le double ou le miroir  
Du jardin clair que nous portions dans l'âme  
Se cristallise en gel et or, ce soir.

Un grand silence blanc est descendu s'asseoir  
Là-bas, aux horizons de marbre,  
Vers où s'en vont, par défilés, les arbres  
Avec leur ombre immense et bleue  
Et régulière, à côté d'eux.

Aucun souffle de vent, aucune haleine.  
Les grands voiles du froid  
Se déploient seuls, de plaine en plaine,  
Sur des marais d'argent ou des routes en croix.



Les étoiles paraissent vivre.  
Comme l'acier, brille le givre,  
A travers l'air translucide et glacé.  
De clairs métaux pulvérisés  
A l'infini semblent neiger  
De la pâleur d'une lune de cuivre.  
Tout est scintillement dans l'immobilité.

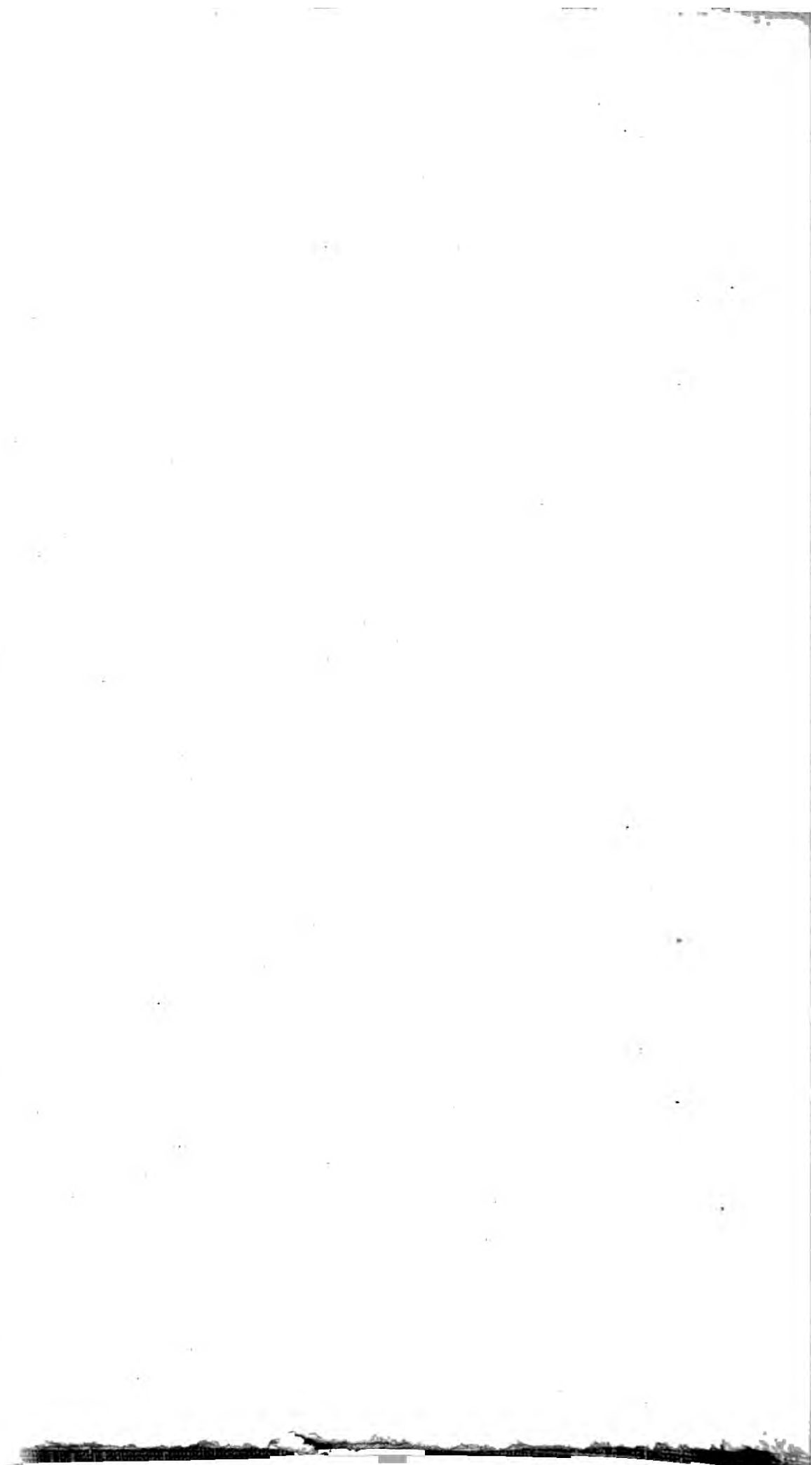
Et c'est l'heure divine, où l'esprit est hanté  
Par ces mille regards que projette sur terre,  
Vers les hasards de l'humaine misère,  
La bonne et pure et inchangeable éternité.

## XXX

S'il arrive jamais  
Que nous soyons, sans le savoir,  
Souffrance ou peine ou désespoir  
L'un pour l'autre ; s'il se faisait  
Que la fatigue ou le banal plaisir  
Détendissent en nous l'arc d'or du haut désir ;  
Si le cristal de la pure pensée  
Doit en nos cœurs tomber et se briser ;  
Si malgré tout, je me sentais  
Vaincu pour n'avoir pas été  
Assez en proie à la divine immensité  
De la bonté ;  
Alors, oh ! serrons-nous comme deux fous sublimes

Qui, sous les cieus cassés, se cramponnent aux cimes  
Quand même — et, d'un unique essor,  
L'âme en soleil, s'exaltent dans la mort.

**LES HEURES D'APRÈS-MIDI**



I

L'âge est venu, pas à pas, jour à jour,  
Poser ses mains sur le front nu de notre amour  
Et, de ses yeux moins vifs, l'a regardé.

Et, dans le beau jardin que Juillet a ridé,  
Les fleurs, les bosquets et les feuilles vivantes  
Ont laissé choir un peu de leur force fervente  
Sur l'étang pâle et sur les chemins doux.  
Parfois, le soleil marque, âpre et jaloux,  
Une ombre dure, autour de sa lumière.

Pourtant, voici toujours les floraisons trémières  
Qui persistent à se darder vers leur splendeur,  
Et les saisons ont beau peser sur notre vie,

Toutes les racines de nos deux cœurs  
Plus que jamais plongent inassouvies,  
Et se crispent et s'enfoncent, dans le bonheur.

Oh ! ces heures d'après-midi ceintes de roses  
Qui s'enlacent autour du temps et se reposent  
La joue en fleur et feu, contre son flanc transi !

Et rien, rien n'est meilleur que se sentir ainsi,  
Heureux et clairs encor, après combien d'années !  
Mais si tout autre avait été la destinée  
Et que, tous deux, nous eussions dû souffrir,  
— Quand même ! — oh ! j'eusse aimé vivre et mourir,  
Sans me plaindre, d'une amour obstinée.

## II

Roses de Juin, vous les plus belles,  
Avec vos cœurs de soleil transpercés ;  
Roses violentes et tranquilles, et telles  
Qu'un vol léger d'oiseaux sur les branches posés ;  
Roses de Juin et de Juillet, droites et neuves,  
Bouches, baisers qui tout à coup s'émeuvent  
Ou s'apaisent, au va et vient du vent,  
Caresse d'ombre et d'or, sur le jardin mouvant ;  
Roses d'ardeur muette et de volonté douce,  
Roses de volupté en vos gaines de mousse,  
Vous qui passez les jours du plein été  
A vous aimer, dans la clarté ;



Roses vives, fraîches, magnifiques, toutes nos roses  
Oh! que pareils à vous nos multiples désirs,  
Dans la chère fatigue ou le tremblant plaisir  
S'entraiment, s'exaltent et se reposent!

## III

Si d'autres fleurs décorent la maison  
Et la splendeur du paysage,  
Les étangs purs luisent toujours dans le gazon,  
Avec les grands yeux d'eau de leur mouvant visage.

Dites de quels lointains profonds et inconnus  
Tant de nouveaux oiseaux sont-ils venus,  
Avec du soleil sur leurs ailes ?

Juillet a remplacé Avril dans le jardin  
Et les tons bleus par les grands tons incarnadins,



L'espace est chaud et le vent frêle ;  
Mille insectes brillent dans l'air, joyeusement,  
Et l'été passe, en sa robe de diamants  
Et d'étincelles.

## IV

L'ombre est lustrale et l'aurore irisée.  
De la branche, d'où s'envole là-haut  
L'oiseau,  
Tombent des gouttes de rosée.

Une pureté lucide et frêle  
Orne le matin si clair  
Que des prismes semblent briller dans l'air.  
On écoute une source ; on entend un bruit d'ailes.

Oh ! que tes yeux sont beaux, à cette heure première  
Où nos étangs d'argent luisent dans la lumière  
Et reflètent le jour qui se lève là-bas.  
Ton front est radieux et ton artère bat.

La vie intense et bonne et sa force divine  
Entrent si pleinement, tel un battant bonheur,  
    En ta poitrine,  
Que pour en contenir l'angoisse et la fureur,  
    Tes mains soudain prennent mes mains  
    Et les appuyent comme avec peur,  
    Contre ton cœur.

## V

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie  
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie  
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;  
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,  
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,  
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs  
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,  
Devant la terre en fête et sa force éternelle.

L'espace entre ses bras de bougeante clarté,  
Ivre et fervent et sanglotant, m'a emporté,  
Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,  
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.

Je t'apporte la vie et la beauté des plaines ;  
Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,  
Les crigans ont caressé mes doigts, et l'air  
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

## VI

Asseyons-nous tous deux près du chemin,  
Sur le vieux banc rongé de moisissures,  
Et que je laisse, entre tes deux mains sûres,  
Longtemps s'abandonner ma main.

Avec ma main qui longtemps s'abandonne  
A la douceur de se sentir sur tes genoux,  
Mon cœur aussi, mon cœur fervent et doux  
Semble se reposer, entre tes deux mains bonnes.

Et c'est la joie intense et c'est l'amour profond  
Que nous goûtons à nous sentir si bien ensemble,  
Sans qu'un seul mot trop fort sur nos lèvres ne tremble,  
Ni même qu'un baiser n'aille brûler ton front.



Et nous prolongerions l'ardeur de ce silence  
Et l'immobilité de nos muets désirs,  
N'était que tout à coup à les sentir frémir  
Je n'étreigne, sans le vouloir, tes mains qui pensent ;

Tes mains, où mon bonheur entier reste celé  
Et qui jamais, pour rien au monde,  
N'attenteraient à ces choses profondes  
Dont nous vivons, sans en devoir parler.

## VII

Très doucement, plus doucement encore,  
    Berce ma tête entre tes bras,  
    Mon front fiévreux et mes yeux las ;  
Très doucement, plus doucement encore.  
    Baise mes lèvres, et dis-moi  
    Ces mots plus doux à chaque aurore,  
    Quand me les dit ta voix,  
Et que tu t'es donnée, et que je t'aime encore.

Le joug surgit maussade et lourd ; la nuit  
    Fut de gros rêves traversée ;  
La pluie et ses cheveux fouettent notre croisée  
    Et l'horizon est noir de nuages d'ennui.

Très doucement, plus doucement encore,  
Berce ma tête entre tes bras,  
Mon front fiévreux et mes yeux las ;  
C'est toi qui m'es la bonne aurore,  
Dont la caresse est dans ta main  
Et la lumière en tes paroles douces :  
Voici que je renais, sans mal et sans secousse,  
Au quotidien travail qui trace, en mon chemin,  
Son signe,  
Et me fait vivre, avec la volonté,  
D'être une arme de force et de beauté,  
Aux poings d'or d'une vie insigne.

## VIII

Dans la maison où notre amour a voulu naître,  
Avec les meubles chers peuplant l'ombre et les coins,  
Où nous vivons à deux, ayant pour seuls témoins  
Les roses qui nous regardent par les fenêtres.

Il est des jours choisis, d'un si doux réconfort,  
Et des heures d'été, si belles de silence,  
Que j'arrête parfois le temps qui se balance,  
Dans l'horloge de chêne, avec son disque d'or.

Alors l'heure, le jour, la nuit est si bien nôtre  
Que le bonheur qui nous frôle n'entend plus rien,  
Sinon les battements de ton cœur et du mien  
Qu'une étreinte soudaine approche l'un de l'autre.

## IX

Le bon travail, fenêtre ouverte,  
Avec l'ombre des feuilles vertes  
Et le voyage du soleil  
Sur le papier vermeil,  
Maintient la douce violence  
De son silence,  
En notre bonne et pensive maison.

Et vivement les fleurs se penchent  
Et les grands fruits luisent, de branche en branche,  
Et les merles et les bouvreuils et les pinsons  
Chantent et chantent  
Pour que mes vers éclatent  
Clairs et frais, purs et vrais,  
Ainsi que leurs chansons,  
Leur chair dorée et leurs pétales écarlates.

Et je te vois passer dans le jardin, là-bas,  
Parfois à l'ombre et au soleil mêlée;  
Mais ta tête ne se retourne pas,  
Pour que l'heure ne soit troublée  
Où je travaille, avec mon cœur jaloux,  
A ces poèmes francs et doux.

## X

Toute croyance habite au fond de notre amour.  
On lie une pensée ardente aux moindres choses :  
A l'éveil d'un bourgeon, au déclin d'une rose,  
Au vol d'un frêle et bel oiseau qui, tour à tour,  
Arrive ou disparaît, dans l'ombre ou la lumière.  
Un nid, qui se disjoint au bord moussu d'un toit  
Et que le vent saccage, emplit l'esprit d'effroi.  
Un insecte qui mord le cœur des fleurs trémières  
Epouvante : tout est crainte, tout est espoir.

Que la raison, avec sa neige âpre et calmante,  
Refroidisse soudain ces angoisses charmantes,  
Qu'importe, acceptons-les sans trop savoir



Le faux, le vrai, le mal, le bien qu'elles présagent ;  
Soyons heureux de nous sentir enfants,  
Pour croire à leur pouvoir fatal ou triomphant ;  
Et gardons-nous, volets fermés, des gens trop sages.

## XI

L'aube, l'ombre, le soir, l'espace et les étroites ;  
Ce que la nuit recèle ou montre entre ses voiles,  
Se mêle à la ferveur de notre être exalté.  
Ceux qui vivent d'amour vivent d'éternité.

Il n'importe que leur raison adhère ou raille  
Et leur tende, debout, sur ses hautes murailles,  
Au long des quais et des havres ses flambeaux clairs ;  
Eux, sont les voyageurs d'au delà de la mer.

Ils regardent le jour luire de plage en plage,  
Très loin, plus loin que l'océan et ses flots noirs ;  
La fixe certitude et le tremblant espoir  
Pour leurs regards ardents ont le même visage.

---

Heureux et clairs, ils croient, avec avidité ;  
Leur âme est la profonde et soudaine clarté  
Dont ils brûlent le front des plus hautains problèmes ;  
Et pour savoir le monde, ils ne scrutent qu'eux-mêmes.

Ils vont, par des chemins lointains, choisis par eux,  
Vivant des vérités que renferment leurs yeux  
Simples et nus, profonds et doux comme l'aurore ;  
Et pour eux seuls, les paradis chantent encore.

## XII

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume :  
Tout est si calme et consolant, ce soir,  
Et le silence est tel, que l'on entendrait choir  
Des plumes.

C'est la bonne heure où, doucement,  
S'en vient la bien-aimée,  
Comme la brise ou la fumée,  
Tout doucement, tout lentement.  
Elle ne dit rien d'abord — et je l'écoute ;  
Et son âme, que j'entends toute,  
Je la surprends luire et jaillir  
Et je la baise sur ses yeux.

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,  
Où les aveux  
De s'être aimés le jour durant,  
Du fond du cœur profond, mais transparent,  
S'exhument.

Et l'on se dit les simples choses :  
Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;  
La fleur qui s'est ouverte,  
D'entre les mousses vertes ;  
Et la pensée éclore, en des émois soudains,  
Au souvenir d'un mot de tendresse fanée  
Surpris au fond d'un vieux tiroir,  
Sur un billet de l'autre année.

## XIII

Les baisers morts des défuntes années  
Ont mis leur sceau sur ton visage,  
Et, sous le vent morne et rugueux de l'âge,  
Bien des roses, parmi tes traits, se sont fanées.

Je ne vois plus ta bouche et tes grands yeux  
Luire, comme un matin de fête,  
Ni, lentement, se reposer ta tête,  
Dans le jardin massif et noir de tes cheveux.

Tes mains chères qui demeurent si douces  
Ne viennent plus comme autrefois,  
Avec de la lumière au bout des doigts,  
Me caresser le front, comme une aube les mousses.

Ta chair jeune et belle, ta chair  
Que je parais de mes pensées,  
N'a plus sa fraîcheur pure de rosée,  
Et tes bras ne sont plus pareils aux rameaux clairs.

Tout tombe, hélas, et se fane sans cesse ;  
Tout est changé, même ta voix,  
Ton corps s'est affaissé comme un pavois,  
Pour laisser choir les victoires de la jeunesse.

Mais néanmoins, mon cœur ferme et fervent te dit :  
Que m'importent les ans jour à jour alourdis,  
Puisque je sais que rien au monde  
Ne troublera jamais notre être exalté  
Et que notre âme est trop profonde  
Pour que l'amour dépende encor de la beauté.

## XIV

Voici quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;  
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,  
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes  
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.

Je te regarde, et tous les jours je te découvre,  
Tant est intime ou ta douceur ou ta fierté :  
Le temps, certe, obscurcit les yeux de ta beauté,

Mais exalte ton cœur dont le fond d'or s'entr'ouvre.  
Tu te laisses naïvement approfondir,  
Et ton âme, toujours, paraît fraîche et nouvelle ;  
Les mâts au clair, comme une ardente caravelle,  
Notre bonheur parcourt les mers de nos désirs.

---



C'est en nous seuls que nous ancrons notre croyance,  
A la franchise nue et la simple bonté ;  
Nous agissons et nous vivons dans la clarté  
D'une joyeuse et translucide confiance.

Ta force est d'être frêle et pure infiniment ;  
De traverser, le cœur en feu, tous chemins sombres,  
Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,  
Tous les rayons de l'aube en ton âme d'enfant.

## XV

J'ai cru à tout jamais notre joie engourdie  
Comme un soleil fané avant qu'il ne fût nuit,  
Le jour qu'avec ses bras de plomb, la maladie  
M'a lourdement traîné vers son fauteuil d'ennui.

Les fleurs et le jardin m'étaient crainte ou fallace ;  
Mes yeux souffraient à voir flamber les midis blancs,  
Et mes deux mains, mes mains, semblaient déjà trop lasses  
Pour retenir captif notre bonheur tremblant.

Mes désirs n'étaient plus que des plantes mauvaises,  
Ils se mordaient entre eux comme au vent les chardons,  
Je me sentais le cœur à la fois glace et braisé  
Et tout à coup aride et rebelle aux pardons.

---

Mais tu me dis le mot qui bellement console  
Sans le chercher ailleurs que dans l'immense amour ;  
Et je vivais avec le feu de ta parole  
Et m'y chauffais, la nuit, jusqu'au lever du jour.

L'homme diminué que je me sentais être,  
Pour moi-même et pour tous, n'existait par pour toi ;  
Tu me cueillais des fleurs au bord de la fenêtre,  
Et je croyais en la santé, avec ta foi.

Et tu me rapportais, dans les plis de ta robe,  
L'air vivace, le vent des champs et des forêts,  
Et les parfums du soir ou les odeurs de l'aube,  
Et le soleil, en tes baisers profonds et frais.

## XVI

Tout ce qui vit autour de nous,  
Sous la douce et fragile lumière,  
Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières,  
Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue,  
Et les chantants et sautillants oiseaux  
Qui follement s'essaient,  
Comme des grappes de bijoux  
Dans le soleil,  
Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,  
Ingénument, nous aime ;  
Et nous,  
Nous aimons tout.

Nous adorons lelys que nous voyons grandir  
Et les hauts tournesols plus clairs que le Nadir

— Cercles environnés de pétales de flammes —  
Brûlent, à travers leur ardeur, nos âmes.

Les fleurs les plus simples, les phlox et les lilas,  
Au long des murs, parmi les pariétaires,  
Croissent, pour être proches de nos pas;  
Et les herbes involontaires,  
Dans le gazon où nous avons passé,  
Ouvrent les yeux mouillés de leur rosée.

Et nous vivons ainsi avec les fleurs et l'herbe,  
Simples et purs, ardents et exaltés,  
Perdus dans notre amour, comme, dans l'or, les gerbes,  
Et fièrement, laissant l'impérieux été  
Trouer et traverser de ses pleines clartés  
Nos chairs, nos cœurs, et nos deux volontés.

## XVII

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,  
Avec mon être entier tendu comme un flambeau  
Vers ta bonté et vers ta charité  
Sans cesse inassouvies,  
Je t'aime et te louange et je te remercie  
D'être venue, un jour, si simplement,  
Par les chemins du dévouement,  
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Depuis ce jour,  
Je sais, oh ! quel amour  
Candide et clair ainsi que la rosée  
Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.

Je me sens tien, par tous les liens brûlants  
Qui rattachent à leur brasier les flammes ;  
    Toute ma chair, toute mon âme  
    Monte vers toi, d'un inlassable élan ;  
Je ne cesse de longuement me souvenir  
De ta ferveur profonde et de ton charme,  
Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplier,  
    Délicieusement, d'inoubliables larmes.

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,  
    Avec le désir fier d'être à jamais celui  
    Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.  
Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;  
    Tout écho de mon être à ton appel répond ;  
    L'heure est unique et d'extase solennisée  
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à frôler ton front,  
    Comme s'ils y touchaient l'aile de tes pensées.

## XVIII

Les jours de fraîche et tranquille santé,  
Lorsque la vie est belle ainsi qu'une conquête,  
Le bon travail prend place à mes côtés,  
Comme un ami qu'on fête.

Il vient des pays doux et rayonnants,  
Avec des mots plus clairs que les rosées,  
Pour y sertir, en les illuminant,  
Nos sentiments et nos pensées.

Il saisit l'être en un tourbillon fou ;  
Il érige l'esprit, sur de géants pilastres ;  
Il lui verse le feu qui fait vivre les astres ;  
Il apporte le don d'être Dieu tout à coup.



Et les transports fiévreux et les affres profondes,  
Tout sert à sa tragique volonté  
De rajeunir le sang de la beauté,  
Dans les veines du monde.

Je suis à sa merci, comme une ardente proie.

Aussi, quand je reviens, bien que lassé et lourd,  
Vers le repos de ton amour,  
Avec les feux de mon idée ample et suprême,  
Me semble-t-il — oh ! qu'un instant —  
Que je t'apporte, en mon cœur haletant,  
Le battement de cœur de l'univers lui-même.

## XIX

Je suis sorti des bosquets du sommeil,  
Morose un peu de t'avoir délaissée  
Sous leurs branches et leurs ombres tressées,  
Loin du joyeux et matinal soleil.

Déjà luisent les phlox et les roses trémières ;  
Et je m'en vais par le jardin, songeant  
A des vers clairs de cristal et d'argent  
Qui tinteraient, dans la lumière.

Puis tout à coup, je m'en reviens vers toi,  
Avec tant de ferveur et tant d'émoi  
Qu'il me semble que ma pensée  
De loin, subitement, a déjà traversé,  
Pour provoquer ta joie et ton réveil,  
Toute l'ombre feuillue et lourde du sommeil.

Et quand je te rejoins dans notre maison tiède  
Que l'ombre et le silence encore possèdent,  
Mes baisers francs, mes baisers clairs,  
Sonnent, comme une aubade, aux vallons de ta chair.

## XX

Hélas ! lorsque le plomb des maladies,  
Avec mon sang torpide et lourd,  
Avec mon sang de jour en jour  
Plus torpide et plus lourd,  
Coulait, parmi mes veines engourdies ;

Lorsque mes yeux, mes pauvres yeux,  
Sur mes longues mains pâles  
Suivaient, avec hargne, les empreintes fatales  
Du mal insidieux ;

Lorsque ma peau séchait comme une écorce,  
Que je n'avais plus même assez de force  
Pour imprimer ma bouche en feu contre ton cœur,  
Et baiser, là, notre bonheur ;

Lorsque les jours mornes et identiques  
Rongeaient ma vie avec morosité,  
Jamais je n'aurais pu trouver la volonté  
Et la force de me dresser stoïque,

Si tu n'avais versé dans mon corps quotidien,  
Avec tes mains patientes, douces, sereines,  
A chaque heure des si longues semaines,  
L'héroïsme secret qui coulait dans le tien.

XXI

Le clair jardin c'est la santé.

Il la prodigue, en sa clarté,  
Au va et vient de ses milliers de mains,  
De palmes et de feuilles.

Et la bonne ombre, où il accueille,  
Après de longs chemins,  
Nos pas,  
Verse, à nos membres las,  
Une force vivace et douce  
Comme ses mousses.

Quand l'étang joue avec le vent et le soleil,  
Un cœur vermeil  
Semble habiter au fond de l'eau  
Et battre, ardent et jeune, avec le flot;  
Et les glaïeuls dardés et les roses ferventes,  
Qui dans leur splendeur bougent,  
Tendent, du bout de leurs tiges vivantes,  
Leurs coupes d'or et de sang rouge.

Le jardin clair c'est la santé.

## XXII

C'était en juin, dans le jardin,  
C'était notre heure et notre jour ;  
Et nos yeux regardaient, avec un tel amour,  
Les choses,  
Qu'il nous semblait que doucement s'ouvraient  
Et nous voyaient et nous aimaient  
Les roses.

Le ciel était plus pur qu'il ne le fut jamais :  
Les insectes et les oiseaux  
Volaient dans l'or et dans la joie  
D'un air frêle comme la soie ;  
Et nos baisers étaient si beaux  
Qu'ils exaltaient et la lumière et les oiseaux.



On eût dit un bonheur qui tout à coup s'azure  
Et veut le ciel entier pour resplendir ;  
Toute la vie entrant, par de douces brisures,  
Dans notre être, pour le grandir.

Et ce n'étaient que cris invocatoires,  
Et fous élans et prières et vœux,  
Et le besoin, soudain, de recréer des dieux,  
Afin de croire.

---

**XXIII**

Et te donner ne suffit plus, tu te prodigues :  
L'élan qui t'emporte à nous aimer plus fort, toujours,  
Bondit et rebondit, sans cesse et sans fatigue,  
Toujours plus haut vers le grand ciel du plein amour.

Un serrement de mains, un regard doux t'enfièvre ;  
Et ton cœur m'apparaît si soudainement beau  
Que j'ai crainte, parfois, de tes yeux et tes lèvres,  
Et que j'en sois indigne et que tu m'aimes trop.

Ah ! ces claires ardeurs de tendresse trop haute  
Pour le pauvre être humain qui n'a qu'un pauvre cœur  
Tout mouillé de regrets, tout épineux de fautes,  
Pour les sentir passer et se résoudre en pleurs.

XXIV

O le calme jardin d'été où rien ne bouge !  
Sinon là-bas, vers le milieu  
De l'étang clair et radieux,  
Pareils à des langues de feu,  
Des poissons rouges.

Ce sont nos souvenirs jouant en nos pensées  
Calmes et apaisées  
Et lucides — comme cette eau  
De confiance et de repos.

Et l'eau s'éclaire et les poissons sautillent  
Au brusque et merveilleux soleil,  
Non loin des iris verts et des blanches coquilles  
Et des pierres, immobiles  
Autour des bords vermeils.

Et c'est doux de les voir aller, venir ainsi,  
    Dans la fraîcheur et la splendeur  
        Qui les effleure,  
    Sans crainte aucune et sans souci,  
    Qu'ils ramènent, du fond à la surface,  
D'autres regrets que des regrets fugaces.

## XXV

Comme à d'autres, l'heure et l'humeur :  
L'heure morose ou l'humeur malévole  
Nous ont, de leurs sceaux noirs, marqué le cœur;  
Mais, néanmoins, jamais,  
Même les soirs des jours mauvais,  
Nos cœurs ne se sont dit les fatales paroles.

La sincérité claire, ardente, illuminée,  
Nous fut joie et conseil,  
Si bien que notre âme passionnée  
Toujours s'y retrempa, comme en un flux vermeil.

Et nous nous sommes dit nos plus pauvres misères,  
Les égrenant comme un âpre rosaire,

L'un devant l'autre, en sanglotant d'amour ;  
Et doucement et tour à tour  
Sur nos lèvres qui les disaient d'une voix haute  
Nos deux bouches, à chaque aveu, baisaient nos fautes

Ainsi,

Très simplement, sans lâcheté ni sans blasphème,  
Nous nous sommes sauvés du monde et de nous-mêmes,  
Nous épargnant les deuils et les rongeurs soucis,  
Et regardant notre âme renaître,  
Comme renaît après la pluie,  
Quand le soleil la chauffe et doucement l'essuie,  
La pureté de verre et d'or d'une fenêtre.

## XXVI

Les barques d'or du bel été  
Qui partirent, folles d'espace,  
S'en reviennent mornes et lasses  
Des horizons ensanglantés.

A coups de rames monotones,  
Elles s'avancent sur les eaux ;  
On les prendrait pour des berceaux  
Où dormiraient des fleurs d'automne

Tiges de lys au beau front d'or,  
Toutes vous gisez abattues ;  
Seules, les roses s'évertuent  
A vivre, au delà de la mort.



Qu'importe à leur beauté plénière  
Qu'Octobre luise ou bien Avril :  
Leur désir simple et puéril  
Boit, jusqu'au sang, toute lumière.

Même aux jours noirs, quand meurt le ciel,  
Sous la nuée âpre et hagarde,  
Sitôt qu'une clarté se darde  
Elles s'exaltent vers Noël.

Vous, nos âmes, faites comme elles ;  
Elles n'ont pas l'orgueil des lys,  
Mais détiennent, entre leurs plis,  
L'ardeur sacrée et immortelle.

## XXVII

Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des âmes,  
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;  
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes  
Celles du soir, de l'aube ou du midi des jours.

Tu marches aveuglé par ta propre lumière,  
Dans le torride azur, sous les grands cieus cintrés,  
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière  
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

Car aimer, c'est agir et s'exalter sans trêve ;  
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,  
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?  
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

## XXVIII

L'immobile beauté  
Des soirs d'été,  
Sur les gazons où ils s'éploient,  
Nous offre le symbole  
Sans geste vain, ni sans parole,  
Du repos dans la joie.

Le matin jeune et ses surprises  
S'en sont allés, avec les brises ;  
Midi lui-même et les pans de velours  
De ses vents chauds, de ses vents lourds  
Ne tombe plus sur la plaine torride ;  
Et voici l'heure où, lentement, le soir,  
Sans que bouge la branche ou que l'étang se ride,  
S'en vient, du haut des monts, dans le jardin, s'asseoir.

---

O la planité d'or à l'infini des eaux,  
Et les arbres et leurs ombres sur les roseaux,  
Et le tranquille et somptueux silence,  
Dont nous goûtons alors  
Si fort  
L'immuable présence,  
Que notre vœu serait d'en vivre ou d'en mourir  
Et d'en revivre,  
Comme deux cœurs, inlassablement ivres  
De lumières, qui ne peuvent périr !

## XXIX

Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles  
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient vers nous,  
Soudain nous ont aimés et que l'une d'entre elles,  
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos années,  
Comme des fruits trop mûrs, se laisseraient cueillir ;  
Comment éclaterait le glas des destinées,  
Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,  
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau  
Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte  
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.

## XXX

« Heures du matin clair », « Heures d'après-midi »,  
Heures superbement et doucement élues,  
Dont la ronde s'allonge en nos sentiers tiédis  
Et que nos rosiers d'or au passage saluent ;  
Voici l'été qui meurt et l'automne qui naît.

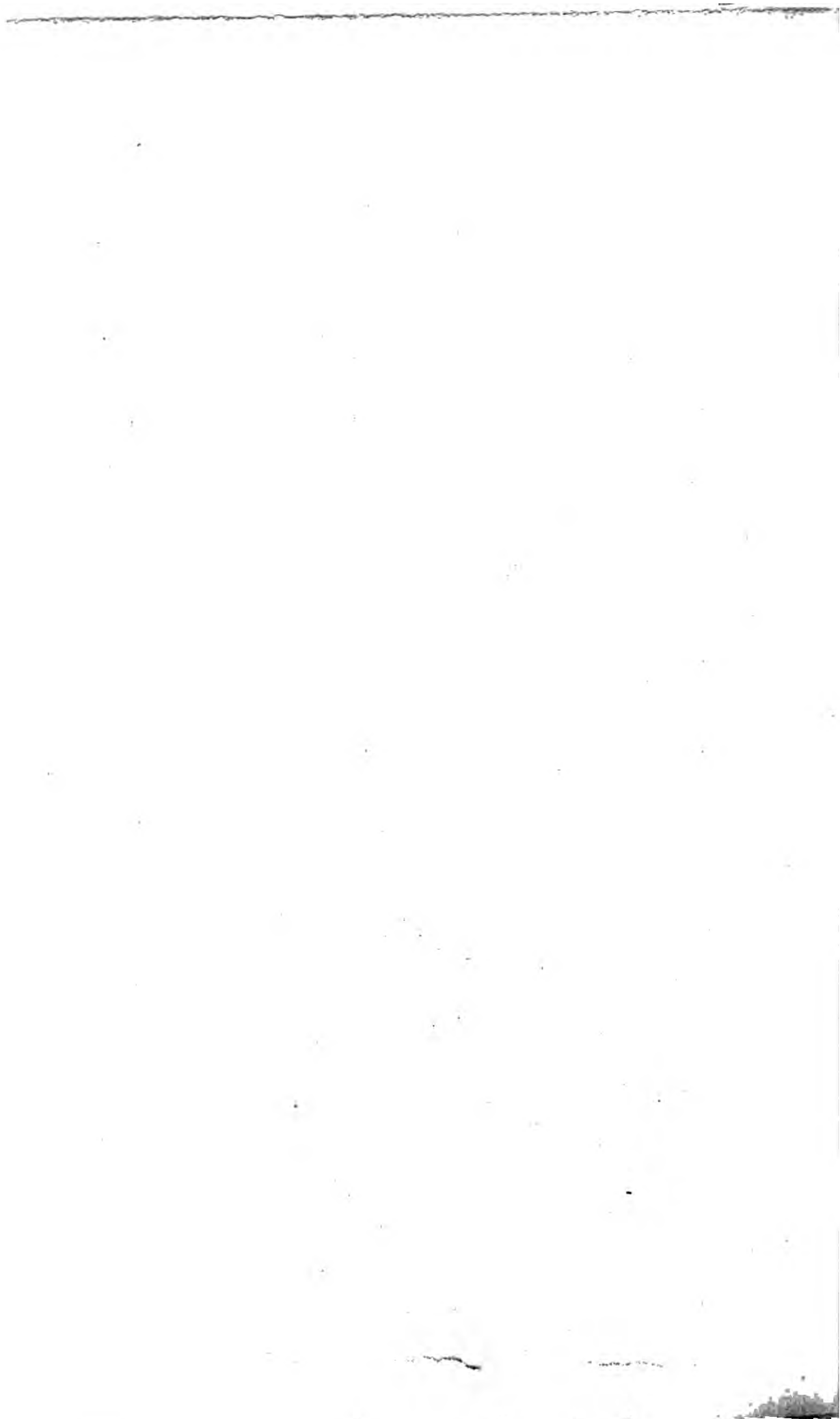
Heures ceintes de fleurs, reviendrez-vous jamais ?

Pourtant, si le destin, qui tient en mains les astres,  
Nous épargne ses maux, ses coups et ses désastres,  
Peut-être, un jour, reviendrez-vous, devant mes yeux,  
Entrelacer vos pas égaux et radieux ;



Et mêlerais-je, à votre ronde ardente et douce  
Tournant, dans l'ombre et le soleil, sur les pelouses,  
— Tel un suprême, immense et souverain espoir —  
Les pas et les adieux de mes « heures du soir ».

**LES HEURES DU SOIR**



## I

Des fleurs fines et mousseuses comme l'écume  
Poussaient au bord de nos chemins ;  
Le vent tombait et l'air semblait frôler tes mains  
Et tes cheveux avec des plumes.

L'ombre était bienveillante à nos pas réunis  
En leur marche, sous le feuillage ;  
Une chanson d'enfant nous venait d'un village  
Et remplissait tout l'infini.

Nos étangs s'étaient dans leur splendeur d'automne  
Sous la garde des longs roseaux,  
Et le beau front des bois reflétait dans les eaux  
Sa haute et flexible couronne.

Et tous les deux, sachant que nos cœurs formulaient  
Ensemble une même pensée,  
Nous songions que c'était notre vie apaisée  
Que ce beau soir nous dévoilait.

Une suprême fois, tu vis le ciel en fête  
Se parer et nous dire adieu;  
Et longtemps et longtemps tu lui donnas tes yeux  
Pleins jusqu'aux bords de tendresses muettes.

## II

S'il était vrai  
Qu'une fleur des jardins ou qu'un arbre des prés  
Pût conserver quelque mémoire  
Des amants d'autrefois qui les ont admirés  
Dans leur fraîcheur ou dans leur gloire  
Notre amour s'en viendrait  
En cette heure du long regret  
Confier à la rose ou dresser dans le chêne  
Sa douceur ou sa force avant la mort prochaine.

Il survivrait ainsi,  
Vainqueur du funèbre souci,

---

Dans la tranquille apothéose  
Que lui feraient les simples choses ;  
Il jouirait encor de la pure clarté,  
Qu'incline sur la vie une aurore d'été,  
Et de la douce pluie aux feuilles suspendue.

Et si, par un beau soir, du fond de l'étendue  
S'en venait quelque couple en se tenant les mains  
Le chêne allongerait jusque sur leur chemin  
Son ombre large et puissante, telle qu'une aile,  
Et la rose leur enverrait son parfum frêle.

## III

La glycine est fanée et morte est l'aubépine;  
Mais voici la saison de la bruyère en fleur  
Et par ce soir si calme et doux, le vent frôleur  
T'apporte les parfums de la pauvre Campine.

Aime et respire-les, en songeant à son sort :  
Sa terre est nue et rêche et le vent y guerroye;  
La mare y fait ses trous, le sable en fait sa proie  
Et le peu qu'on lui laisse, elle le donne encor.

En automne, jadis, nous avons vécu d'elle,  
De sa plaine et ses bois, de sa pluie et son ciel,  
Jusqu'en décembre où les anges de la Noël  
Traversaient sa légende avec leurs grands coups d'aile.



Ton cœur s'y fit plus sûr, plus simple et plus humain ;  
Nous y avons aimé les gens des vieux villages,  
Et les femmes qui nous parlaient de leur grand âge  
Et de rouets déchus qu'avaient usés leurs mains.

Notre calme maison dans la lande brumeuse  
Était claire aux regards et facile à l'accueil,  
Son toit nous était cher et sa porte et son seuil  
Et sonâtre noirci par la tourbe fumeuse.

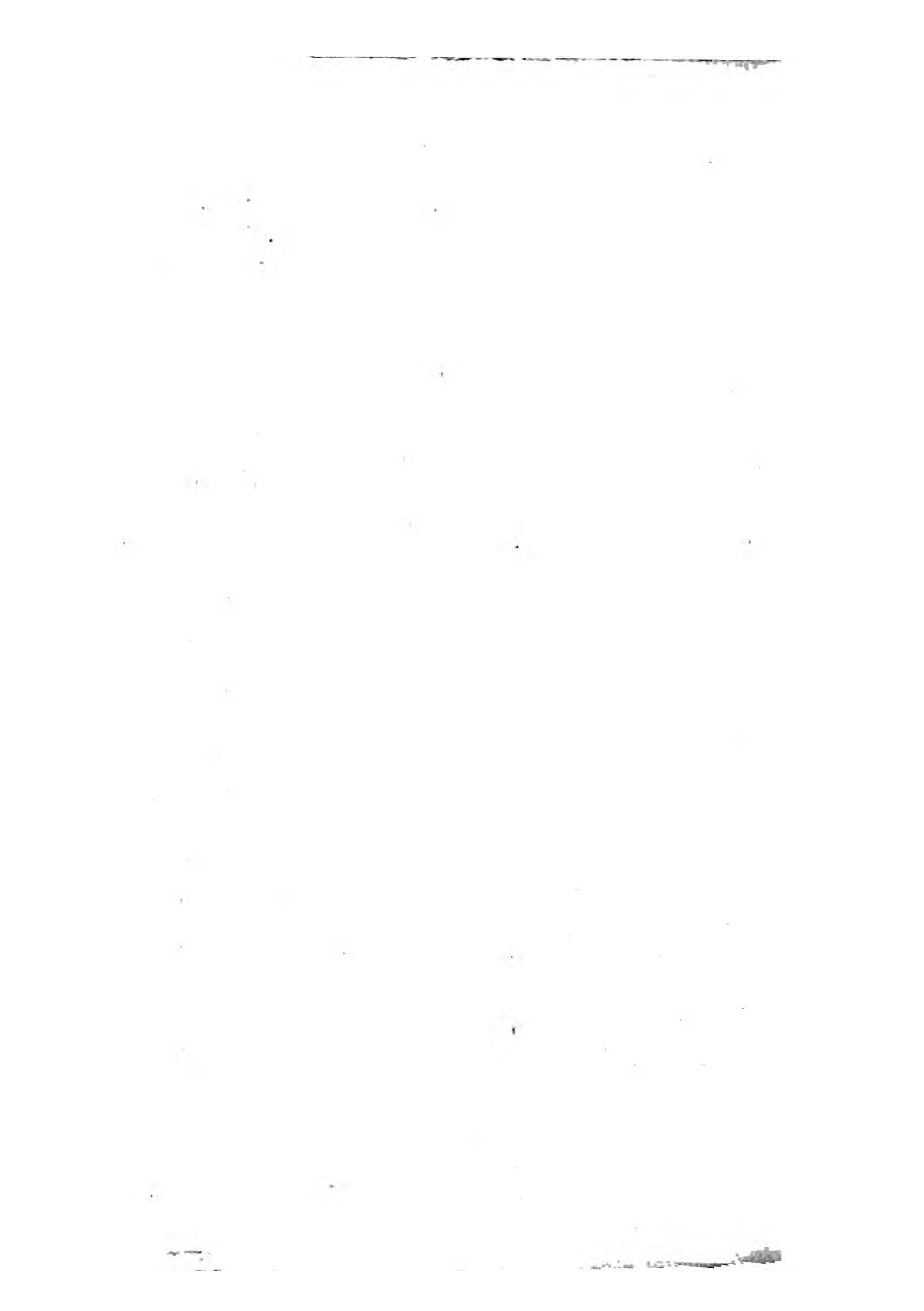
Quand la nuit étalait sa totale splendeur  
Sur l'innombrable et pâle et vaste somnolence,  
Nous y avons reçu des leçons du silence  
Dont notre âme jamais n'a oublié l'ardeur.

A nous sentir plus seuls dans la plaine profonde  
Les aubes et les soirs pénétraient plus en nous ;  
Nos yeux étaient plus francs, nos cœurs étaient plus doux  
Et remplis jusqu'aux bords de la ferveur du monde.

---

Nous trouvions le bonheur en ne l'exigeant pas,  
La tristesse des jours même nous était bonne  
Et le peu de soleil de cette fin d'automne  
Nous charmait d'autant plus qu'il semblait faible et las.

La glycine est fanée, et morte est l'aubépine;  
Mais voici la saison de la bruyère en fleur.  
Ressouviens-toi, ce soir, et laisse au vent frôleur  
T'apporter les parfums de la pauvre Campine.



## IV

Mets ta chaise près de la mienne  
Et tends les mains vers le foyer  
Pour que je voie entre tes doigts  
La flamme ancienne  
Flamboyer ;  
Et regarde le feu  
Tranquillement, avec tes yeux  
Qui n'ont peur d'aucune lumière,  
Pour qu'ils me soient encore plus francs  
Quand un rayon rapide et fulgurant  
Jusques au fond de toi les frappe et les éclaire.

Oh ! que notre heure est belle et jeune encore  
Quand l'horloge résonne avec son timbre d'or  
Et que, me rapprochant, je te frôle et te touche  
Et qu'une lente et douce fièvre,  
Que nul de nous ne désire apaiser,  
Conduit le sûr et merveilleux baiser  
Des mains jusques au front, et du front jusqu'aux lèvres.

Comme je t'aime alors, ma claire bien-aimée,  
Dans ta chair accueillante et doucement pâmée  
Qui m'entoure à son tour et me fond dans sa joie !  
Tout me devient plus cher, et ta bouche et tes bras  
Et tes seins bienveillants, où mon pauvre front las,  
Après l'instant de plaisir fou que tu m'octroies.  
Tranquillement, près de ton cœur, reposera.

Car je t'aime encor mieux après l'heure charnelle  
Quand ta bonté encor plus sûre et maternelle  
Fait succéder le repos tendre à l'âpre ardeur  
Et qu'après le désir criant sa violence  
J'entends se rapprocher le régulier bonheur  
Avec des pas si doux qu'ils ne sont que silence.

## V

Sois-nous propice et consolante encor, lumière,  
Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts,  
Quand, tous les deux, l'après-midi, nous nous rendrons  
Respirer au jardin une tiédeur dernière.

Nous t'aimâmes, jadis, avec un tel orgueil,  
Avec un tel amour bondissant de notre âme  
Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme  
Nous est due à cette heure où nous attend le deuil.

Tu es celle que nul homme jamais n'oublie  
Du jour que tu frappas ses bras victorieux  
Et que le soir venu tu dormis en ses yeux  
Avec ta splendeur morte et ta force abolie.

Et tu nous fus toujours la visible ferveur  
Qui partout répandue et partout rayonnante  
En des fièvres d'ardeur profonde et lancinante  
Semblait vers l'infini partir de notre cœur.

## VI

Hélas ! les temps sont loin des phlox incarnadins  
Et des roses d'orgueil illuminant ses portes,  
Mais, si fané soit-il et si flétri — qu'importe ! —  
Je l'aime encor de tout mon cœur, notre jardin.

Sa détresse parfois m'est plus chère et plus douce  
Que ne m'était sa joie aux jours brûlants d'été ;  
Oh ! le dernier parfum lentement éventé  
Par sa dernière fleur sur ses dernières mousses !



Je me suis égaré, ce soir, en ses détours  
Pour toucher de mes doigts fervents toutes ses plantes;  
Et tombant à genoux, parmi l'herbe tremblante  
J'ai longuement baisé son sol humide et lourd.

Et maintenant qu'il meure et maintenant que viennent  
Et s'étendent partout et la brume et la nuit ;  
Mon être est comme entré dans sa ruine à lui  
Et j'apprendrai ma mort en comprenant la sienne.

## VII

Le soir tombe, la lune est d'or.

Avant la fin de la journée  
Va-t'en gaiement jusqu'au jardin  
Cueillir avec tes douces mains  
Les quelques fleurs qui n'y sont point encor  
Tristement, vers la terre, inclinées.

Que leur feuillage soit déjà blême, qu'importe  
Je les admire et tu les aimes,  
Et leurs corolles sont quand même  
Belles, sur les tiges qui les portent.

Et tu t'en es allée au loin parmi les buis  
Au long d'un chemin monotone

---

Et le bouquet que tu cueillis,  
Tremble en ta main et tout à coup frissonne ;  
Et voici que tes doigts songeurs,  
Pieusement, rassemblent les lueurs  
De ces roses d'automne  
Et les tressent avec des pleurs  
En une pâle et claire et flexible couronne.

La dernière lumière a éclairé tes yeux  
Et ton long pas s'est fait triste et silencieux.

Et lentement, à la vesprée,  
Les mains vides, tu es rentrée,  
Abandonnant non loin de notre porte  
Dans un tertre humide et bas  
Le cercle blanc qu'avaient formé tes doigts.

Et j'ai compris alors que dans le jardin las  
Où vont passer les vents ainsi que des cohortes  
Tu as voulu fleurir une dernière fois  
Notre jeunesse qui repose là,  
Morte.

## VIII

Lorsque ta main confie, un soir des mois torpides,  
Au cellier odorant les fruits de ton verger,  
Il me semble te voir avec calme ranger  
Nos anciens souvenirs parfumés et sapides.

Et le goût m'en revient tel qu'il passa jadis  
Dans l'or et le soleil et le vent — sur mes lèvres ;  
Et je revis alors mille instants abolis  
Et leur joie et leur rire et leurs cris et leurs fièvres.

Le passé ressuscite avec un tel désir  
D'être encor le présent et sa vie et sa force,  
Que les feux mal éteints brûlent soudain mon torse,  
Et que mon cœur exulte au point d'en défaillir.

O beaux fruits lumineux en ces ombres d'automne,  
Joyaux tombés du collier lourd des étés roux,  
Splendeurs illuminant nos heures monotones  
Quel ample et rouge éveil vous suscitez en nous.

## IX

Et maintenant que sont tombés les hauts feuillages  
Qui tenaient le jardin sous leur ombre abrité,  
On voit, à travers le branchage à nu, monter  
Là-bas, vers l'horizon, les toits des vieux villages.

Tant que l'été darda sa joie, aucun de nous  
Ne les a vus groupés non loin de notre porte  
Mais aujourd'hui que fleurs et que feuilles sont mortes  
Nous y songeons souvent avec des pensers doux.

D'autres gens vivent là, entre des murs de pierre,  
Derrière un seuil usé que protège un auvent,  
N'ayant pour seuls amis que la pluie et le vent  
Et la lampe dont luit l'amicale lumière.

Dans l'ombre, au soir tombant, quand s'éveille le feu  
Et que se tait l'horloge où le temps se balance,  
Autant que nous, sans doute, ils aiment le silence  
Pour se sentir penser au travers de leurs yeux.

Rien ne trouble ni pour eux ni pour nous ces heures  
De profonde et tranquille et tendre intimité  
Où l'on bénit l'instant qui fut d'avoir été  
Et dont celle qui vient est toujours la meilleure.

Dites, comme eux aussi serrent l'ancien bonheur  
Fait de peine et de joie entre leurs mains qui tremblent ;  
Ils connaissent leurs corps qui ont vieilli ensemble  
Et leurs regards usés par les mêmes douleurs.

Les roses de leur vie, ils les aiment fanées  
Avec leur gloire morte et leur dernier parfum  
Et le lourd souvenir de leur éclat défunt  
Se frippant, feuille à feuille, au jardin des années.

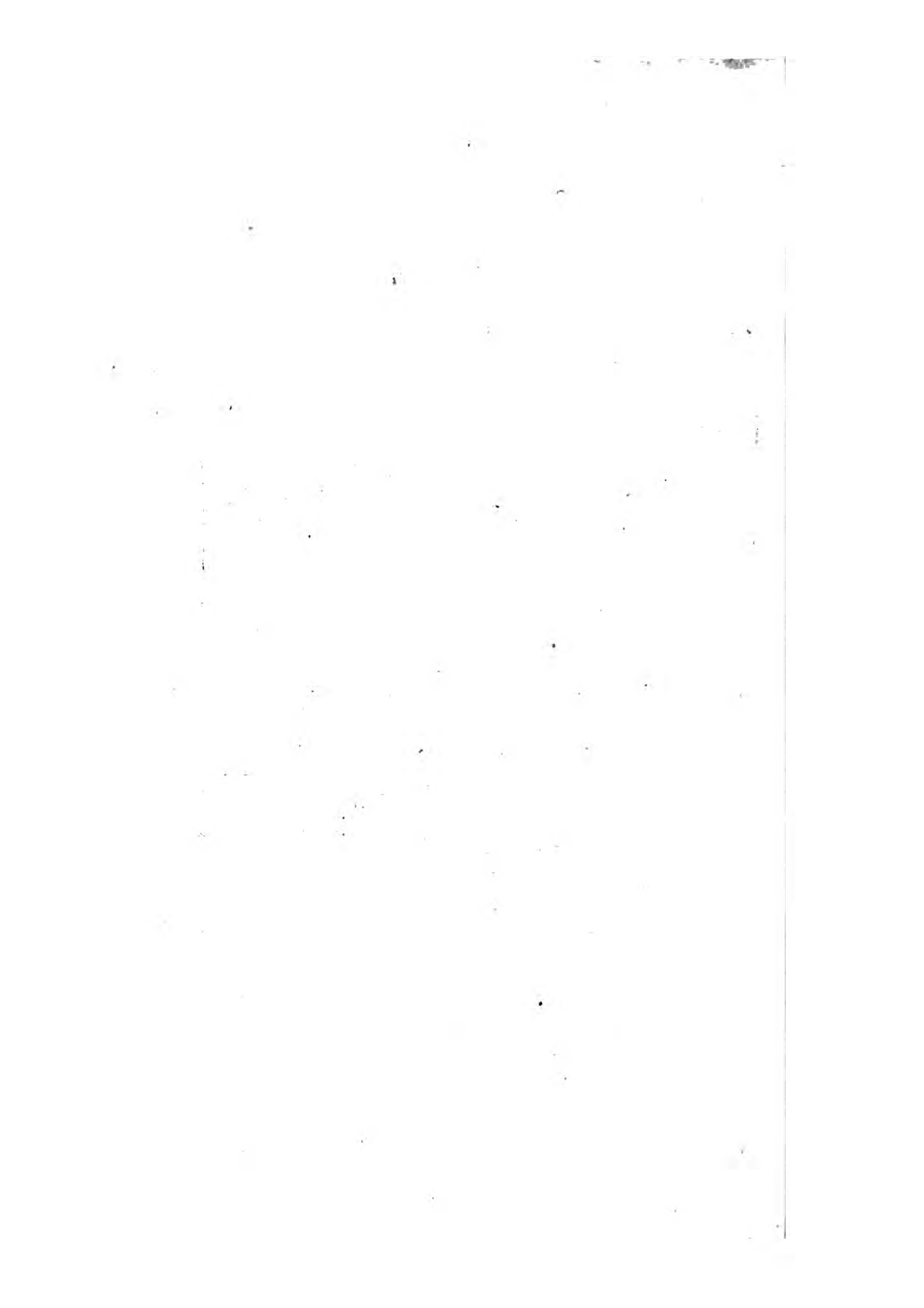
---

Contre le noir hiver ainsi que des reclus  
Ils se tiennent blottis dans leur ferveur humaine  
Et rien ne les abat et rien ne les amène  
A se plaindre des jours qu'ils ne possèdent plus.

Oh ! les tranquilles gens au fond des vieux villages !  
Dites, les sentons-nous voisins de notre cœur !  
Et combien, dans leurs yeux, retrouvons-nous nos pleurs  
Et notre force et notre ardeur dans leur courage !

Ils sont là, sous leur toit, assis autour des feux  
Ou s'attardant parfois au bord de leur fenêtre,  
Et, par ce soir de vent ample et flottant, peut-être  
Ont-ils pensé de nous ce que nous pensons d'eux.





X

Quand le ciel étoilé couvre notre demeure  
Nous nous taisons durant des heures  
Devant son feu intense et doux  
Pour nous sentir, plus fervemment, émus de nous.

Les grands astres d'argent tracent là-haut leur route;  
Sous les flammes et les lueurs  
La nuit étend ses profondeurs  
Et le calme est si grand que l'océan l'écoute !

Mais qu'importe que se taise même la mer,  
Si dans l'espace immense et clair  
Plein d'invisible violence  
Nos cœurs battent si fort qu'ils font tout le silence !

## XI

Avec le même amour que tu me fus jadis  
Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis  
Ombraient les longs gazons et les roses dociles,  
Tu m'es en ces temps noirs un calme et sûr asile.

Tout s'y concentre, et ta ferveur et ta clarté  
Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté,  
Mais tout y est serré dans une paix profonde  
Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés ;  
Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers,  
Changent toujours, aussi charmants à mon oreille  
Qu'aux temps des lilas blancs et des rouges groseilles

Ta bonne humeur allègre et claire, oh ! je la sens  
Triompher jour à jour de la douleur des ans,  
Et tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent  
Leur onduleux réseau parmi tes cheveux lisses.

Quand ta tête s'incline à mon baiser profond,  
Que m'importe que des rides marquent ton front  
Et que tes mains se sillonnent de veines dures  
Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres !

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement  
Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment,  
Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme  
Consumme jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

## XII

Les fleurs du clair accueil au long de la muraille  
Ne nous attendent plus quand nous rentrons chez nous,  
Et nos étangs soyeux dont l'eau plane s'éraille  
Ne se prolongent plus sous les cieux purs et doux.

Tous les oiseaux ont fui nos plaines monotones  
Et les pâles brouillards flottent sur les marais.  
O ces deux cris : automne, hiver ! hiver, automne !  
Entends-tu le bois mort qui choit dans la forêt ?

Notre jardin n'est plus l'époux de la lumière  
D'où l'on voyait les phlox vers leur gloire surgir ;  
Nos violents glaïeuls sont mêlés à la terre  
Et longuement s'y sont couchés pour y mourir.

Tout est sans force et sans beauté ; tout est sans flamme  
Et passe et fuit et penche et croule sans soutien ;  
Oh ! donne-moi tes yeux qu'illumine ton âme  
Pour y chercher quand même un coin du ciel ancien.

C'est en eux seuls qu'existe encor notre lumière,  
Celle qui recouvrait tout le jardin jadis  
A l'heure où s'exaltait l'orgueil blanc de nos lys  
Et l'ascendante ardeur de nos roses trémières.

## XIII

Lorsque s'épand sur notre seuil la neige fine  
    Au grain diamanté,  
J'entends tes pas venir rôder et s'arrêter  
    Dans la chambre voisine.

Tu retires le clair et fragile miroir  
    Du bord de la fenêtre,  
Et ton trousseau de clefs balle au long du tiroir  
    De l'armoire de hêtre.



J'écoute et te voici, qui tisonnes le feu  
Et réveilles les braises ;  
Et qui ranges autour des murs silencieux  
Le silence des chaises.

Tu enlèves de la corbeille aux pieds étroits  
La fugace poussière,  
Et ta bague se heurte et résonne aux parois  
Frémissantes d'un verre.

Et je me sens heureux plus que jamais, ce soir,  
De ta présence tendre,  
Et de la sentir proche et de ne pas la voir,  
Et de toujours l'entendre.

## XIV

Si le sort nous sauva des banales erreurs  
Et du mensonge vil et de la triste feinte,  
C'est que toujours nous révolta toute contrainte  
Dont le joug eût ployé notre double ferveur.

Tu marchas libre et franche et claire sur ta route,  
Mélant aux fleurs d'amour tes fleurs de volonté,  
Et redressant vers toi doucement sa fierté  
Quand mon front s'inclinait vers la crainte ou le doute.

Et toujours tu fus bonne et de geste ingénu,  
Sachant qu'elle était tienne à tout jamais mon âme ;  
Car si j'aimai — le sais-je encor ? — quelque autre femme  
C'est toujours vers ton cœur que je suis revenu.

Tes yeux étaient si purs alors parmi leurs larmes  
Que mon être se réveillait sincère et vrai,  
Et je te répétais les mots doux et sacrés,  
Et la tristesse et le pardon étaient tes armes.

Et j'endormais le soir mon front sur tes seins clairs,  
Heureux d'être rentré des lointains faux et blêmes  
Dans le doux renouveau qui régnait en nous-mêmes,  
Et je restais captif entre tes bras ouverts.

## XV

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée !

Au temps de juin, jadis, tu me disais :

« Si je savais, ami, si je savais

Que ma présence, un jour, dût te peser,

Avec mon pauvre cœur et ma triste pensée

Vers n'importe où, je partirais. »

Et doucement ton front montait vers mon baiser.

Et tu disais encore :

« On se déprend de tout et la vie est si pleine !

Et qu'importe qu'elle soit d'or  
La chaîne  
Qui lie au même anneau d'un port  
Nos deux barques humaines !  
Et doucement tes pleurs me laissaient voir ta peine.

Et tu disais,  
Et tu disais encore :  
« Quittons-nous, quittons-nous, avant les jours mauvais.  
Notre existence fut trop haute  
Pour se traîner banalement de faute en faute. »  
Et tu fuyais et tu fuyais  
Et mes deux mains éperdûment te retenaient.

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée.

## XVI

Que nous sommes encore heureux et fiers de vivre  
Quand le moindre rayon entr'aperçu là-haut  
Illumine un instant les pauvres fleurs de givre  
Que le gel dur et fin grava sur nos carreaux.

L'élan bondit en nous et l'espoir nous emporte,  
Et notre vieux jardin nous apparaît encor  
Malgré ses longs chemins jonchés de branches mortes  
Vivant et pur et clair et plein de lueurs d'or.

Je ne sais quoi de lumineux et d'intrépide  
Se glisse en notre sang et nous réincarnons  
L'immense et plein été dans les baisers rapides  
Qu'avec ardeur, à corps perdu, nous nous donnons.

## XVII

Subirons-nous, hélas ! le poids mort des années  
Jusqu'à n'être plus rien que deux tranquilles gens  
Qui se donnent d'inoffensifs baisers d'enfants  
Le soir, quand le feu flambe aux creux des cheminées ?

Nos meubles chers nous verront-ils à pas très lents  
Nous traîner du foyer jusqu'au bahut de hê  
Nous appuyer au mur pour gagner la fenêtre  
Et sur des sièges lourds tasser nos corps branlants ?



Si telle un jour doit s'affirmer notre ruine,  
Et la torpeur dans nos cerveaux et dans nos bras,  
Malgré le sort méchant nous ne nous plaindrons pas  
Et retiendrons nos pleurs captifs en nos poitrines.

Car nous conserverons quand même encor nos yeux  
Pour regarder le jour dont la nuit est suivie,  
Et l'aube et le soleil illuminer la vie  
Et faire de la terre un objet merveilleux.

## XVIII

Les menus faits, les mille riens,  
Une lettre, une date, un humble anniversaire,  
Un mot que l'on redit comme aux jours de naguère  
Exalte en ces longs soirs ton cœur comme le mien.

Et nous solennisons pour nous ces simples choses  
Et nous comptons et recomptons nos vieux trésors,  
Pour que le peu de nous qui nous demeure encore  
Reste ferme et vaillant devant l'heure morose.

Et plus qu'il ne convient, nous nous montrons jaloux  
De ces pauvres, douces et bienveillantes joies  
Qui s'asseyent sur le banc près du feu qui flamboie  
Avec les fleurs d'hiver sur leurs maigres genoux,

Et prennent dans la huche, où leur bonté le cèle,  
Le pain clair du bonheur qui nous fut partagé,  
Et dont, chez nous, l'amour a si longtemps mangé  
Qu'il en aime jusqu'aux parcelles.

## XIX

Viens jusqu'à notre seuil répandre  
Ta blanche cendre  
O neige pacifique et lentement tombée :  
Le tilleul du jardin tient ses branches courbées  
Et plus ne fuse au ciel la légère calandre.

O neige,  
Qui réchauffes et qui protèges  
Le blé qui lève à peine

Avec la mousse, avec la laine  
Que tu répands de plaine en plaine !  
Neige silencieuse et doucement amie  
Des maisons, au matin dans le calme endormies,  
Recouvre notre toit et frôle nos fenêtres  
Et soudain par le seuil et la porte pénètre  
Avec tes flocons purs et tes dansantes flammes,  
O neige lumineuse au travers de notre âme,  
Neige, qui réchauffes encor nos derniers rêves  
Comme du blé qui lève !

## XX

Quand notre jardin clair dardait toutes ses fleurs,  
C'était en des instants de fièvre  
Que le regret d'avoir diminué nos cœurs  
Nous jaillissait des lèvres,  
Et le pardon offert, mais mérité toujours  
Et l'étalage exagéré de nos misères  
Et tant de pleurs, mouillant nos tristes yeux sincères,  
Exaltaient notre amour.

Mais, en ces mois de lourde pluie  
Où tout se tasse et se réduit,  
Où la clarté même s'ennuie  
A refouler de l'ombre et de la nuit,  
Notre âme n'est plus assez vibrante et haute  
Pour confesser, avec transports, nos fautes.

Nous les disons à lente voix  
Certes, avec tendresse encore,  
Mais c'est au soir tombant et non plus à l'aurore,  
Parfois même, nous les comptons sur nos dix doigts  
Comme des choses qu'on dénombre  
Et qu'on range dans la maison,  
Et pour diminuer leur folie ou leur nombre,  
Nous raisonnons.

## XXI

Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées  
J'écarte tes cheveux et je baise, ce soir,  
Pendant ton bref sommeil au bord de l'âtre noir  
La ferveur de tes yeux, sous tes longs cils cachée.

Oh ! la bonne tendresse en cette fin de jour !  
Mes yeux suivent les ans dont l'existence est faite  
Et tout à coup ta vie y paraît si parfaite  
Qu'un émouvant respect attendrit mon amour.



Et comme au temps où tu m'étais la fiancée  
L'ardeur me vient encor de tomber à genoux  
Et de toucher la place où bat ton cœur si doux  
Avec des doigts aussi chastes que mes pensées.

## XXII

Si nos cœurs ont brûlé en des jours exaltants  
D'une amour claire autant que haute,  
L'âge aujourd'hui nous fait lâches et indulgents  
Et paisibles devant nos fautes.

Tu ne nous grandis plus, ô jeune volonté,  
Par ton ardeur non asservie,  
Et c'est de calme doux et de pâle bonté  
Que se colore notre vie.

Nous sommes au couchant de ton soleil, amour,  
Et nous masquons notre faiblesse  
Avec les mots banals et les pauvres discours  
D'une vaine et lente sagesse.

Oh ! que nous serait triste et honteux l'avenir,  
Si dans notre hiver et nos brumes  
N'éclatait point, tel un flambeau, le souvenir  
Des âmes fières que nous fûmes.

## XXIII

En ce rugueux hiver où le soleil flottant  
S'échoue à l'horizon comme une lourde épave,  
J'aime à dire ton nom au timbre lent et grave  
Quand l'horloge résonne aux coups profonds du temps.

Et plus je le redis, plus ma voix est ravie  
Si bien que de ma lèvre, il descend dans mon cœur,  
Et qu'il réveille en moi un plus ardent bonheur  
Que les mots les plus doux que j'ai dits dans la vie.

Et devant l'aube neuve ou le soir qui s'endort  
Je le répète avec ma voix toujours la même  
Mais, dites, avec quelle ardeur forte et suprême  
Je le prononcerai à l'heure de la mort !

## XXIV

Peut-être,  
Lorsque mon dernier jour viendra,  
Peut-être  
Qu'à ma fenêtre,  
Ne fût-ce qu'un instant,  
Un soleil frêle et tremblotant  
Se penchera.

Mes mains alors, mes pauvres mains décolorées  
Seront quand même encor par sa gloire dorées ;  
Il glissera son baiser lent, clair et profond  
Une dernière fois, sur ma bouche et mon front,  
Et les fleurs de mes yeux, pâles, mais encore fières  
Avant de se fermer lui rendront sa lumière.

Soleil, ai-je adoré ta force et ta clarté !  
Mon art torride et doux, de son geste suprême,  
T'a retenu captif au cœur de mes poèmes ;  
Comme un champ de blé mûr qui houle au vent d'été,  
Telle page t'anime et t'exalte en mes livres,  
O toi, soleil qui fais éclore et qui délivres,  
O toi, l'immense ami dont l'orgueil a besoin,  
Fais qu'à cette heure grave, impérieuse et neuve  
Où mon vieux cœur humain sera-lourd sous l'épreuve,  
Tu sois encor son visiteur et son témoin.

## XXV

Oh! tes si douces mains et leur lente caresse  
Se nouant à mon cou et glissant sur mon torse  
Quand je te dis, au soir tombant, combien ma force  
S'alourdit, jour à jour, du plomb de ma faiblesse!

Tu ne veux pas que je devienne ombre et ruine  
Comme ceux qui s'en vont du côté des ténèbres,  
Fût-ce avec un laurier entre leurs mains funèbres  
Et la gloire endormie en leurs creuse poitrine



Oh ! que la loi du temps m'est par toi adoucie,  
Et que m'est généreux et consolant ton songe.  
Pour la première fois tu berces d'un mensonge  
Mon cœur qui t'en excuse et qui t'en remercie ;

Mais qui sait bien pourtant que toute ardeur est vaine  
Contre tout ce qui est et tout ce qui doit être,  
Et qu'un profond bonheur se rencontre peut-être  
A finir en tes yeux ma belle vie humaine.

## XXVI

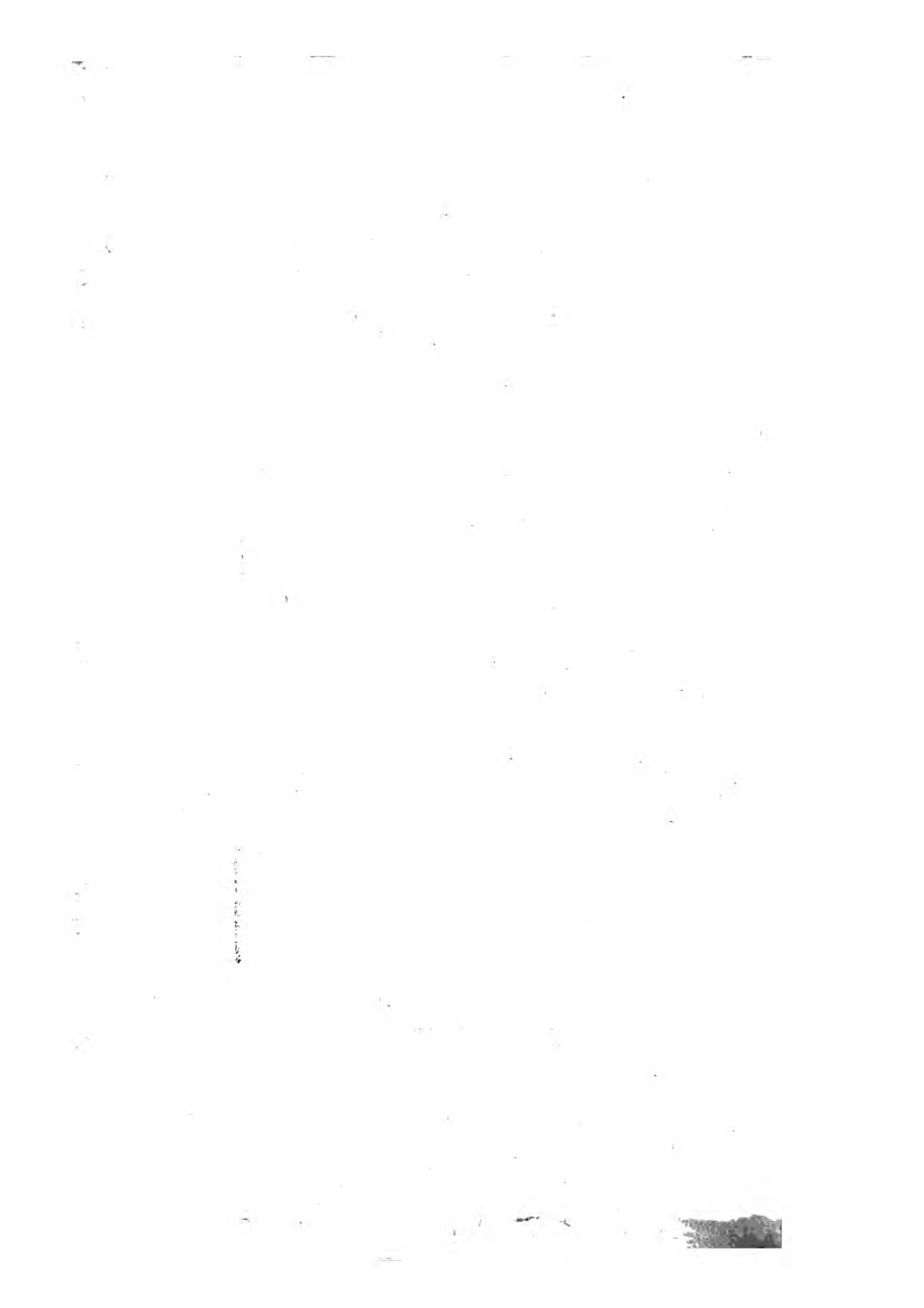
Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,  
Baise-les longuement, car ils t'auront donné  
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné  
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau,  
Penche vers leur adieu ton triste et beau visage  
Pour que s'imprime et dure en eux la seule image  
Qu'ils garderont dans le tombeau.

Et que je sente, avant que le cercueil se cloue,  
Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains  
Et que près de mon front sur les pâles coussins,  
Une suprême fois se repose ta joue.

Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,  
Qui te conservera une flamme si forte  
Que même à travers la terre compacte et morte  
Les autres morts en sentiront l'ardeur !

**TABLE**



## LES HEURES CLAIRES

○ LA SPLENDEUR DE NOTRE JOIE.....	9
QUOIQUE NOUS LE VOYIONS FLEURIR DEVANT NOS YEUX.	11
CE CHAPITEAU BARBARE OU DES MONSTRES SE TORDENT.	13
LE CIEL EN NUIT S'EST DÉPLIÉ.....	15
CHAQUE HEURE OU JE SONGE A TA BONTÉ.....	17
TU ARBORES PARFOIS CETTE GRACE BÉNIGNE.....	19
OH ! LAISSE FRAPPER A LA PORTE.....	21
COMME AUX AGES NAIFS JE T'AI DONNÉ MON CŒUR....	23
LE PRINTEMPS JEUNE ET BÉNÉVOLE.....	25
VIENS LENTEMENT T'ASSEOIR.....	27

---

COMBIEN ELLE EST FACILEMENT RAVIE.....	29
AU TEMPS OU LONGUEMENT J'AVAIS SOUFFERT.....	31
ET QU'IMPORTENT ET LES POURQUOIS ET LES RAISONS...	33
A CES REINES QUI LENTEMENT DESCENDENT.....	35
JE DÉDIE A TES PLEURS, A TON SOURIRE.....	37
JE NOIE EN TES DEUX YEUX MON AME TOUT ENTIÈRE.....	39
POUR NOUS AIMER DES YEUX.....	41
AU CLOS DE NOTRE AMOUR. L'ÉTÉ SE CONTINUE.....	43
QUE TES YEUX CLAIRS, TES YEUX D'ÉTÉ.....	45
DIS MOI MA SIMPLE ET MA TRANQUILLE AMIE.....	47
EN CES HEURES OU NOUS SOMMES PERDUS.....	49
OH ! CE BONHEUR.....	51
VIVONS DANS NOTRE AMOUR ET NOTRE ARDEUR.....	53
SITOT QUE NOS BOUCHES SE TOUCHENT.....	55

---

POUR QUE RIEN DE NOUS DEUX N'ÉCHAPPE A NOTRE ÉTREINTE.....	57
BIEN QUE DÉJÀ CE SOIR.....	59
LE DON DU CORPS, LORSQUE L'ÂME EST DONNÉE.....	61
FUT IL EN NOUS UNE SEULE TENDRESSE.....	63
LE BEAU JARDIN FLEURI DE FLAMMES.....	65
S'IL ARRIVE JAMAIS.....	67

### *LES HEURES D'APRÈS MIDI*

L'ÂGE EST VENU PAS A PAS, JOUR A JOUR.....	71
ROSES DE JUIN, VOUS LES PLUS BELLES.....	73
SI D'AUTRES FLEURS DÉCORENT LA MAISON.....	75
L'OMBRE EST LUSTRALE ET L'AURORE IRISÉE.....	77
JE T'APPORTE CE SOIR COMME OFFRANDE MA JOIE.....	79
ASSEYONS-NOUS TOUS DEUX PRÈS DU CHEMIN.....	81
TRÈS DOUCEMENT, PLUS DOUCEMENT ENCORE.....	83



---

DANS LA MAISON OU NOTRE AMOUR A VOULU NAITRE.....	85
LE BON TRAVAIL, FENÊTRE OUVERTE.....	87
TOUÏE CROYANCE HABITE AU FOND DE NOTRE AMOUR.. .	89
L'AUBE, L'OMBRE, LE SOIR, L'ESPACE ET LES ÉTOILES....	91
C'EST LA BONNE HEURE OU LA LAMPE S'ALLUME.....	93
LES BAISERS MORTS DES DÉFUNTES ANNÉES.....	95
VOICI QUINZE ANS DÉJA QUE NOUS PENSONS D'ACCORD..	97
J AI CRU A TOUT JAMAIS NOTRE JOIE ENGOURDIE.....	99
TOUT CE QUI VIT AUTOUR DE NOUS.....	101
AVEC MES SENS, AVEC MON CŒUR ET MON CERVEAU.....	103
LES JOURS DE FRAICHE ET TRANQUILLE SANTÉ.....	105
JE SUIS SORTI DES BOSQUETS DU SOMMEIL.....	107
HÉLAS ! LORSQUE LE PLOMB DES MALADIES.....	109
LE CLAIR JARDIN, C'EST LA SANTÉ.....	111
C'ÉTAIT EN JUIN, DANS LE JARDIN.....	113

TABLE DES MATIÈRES 195

---

ET TE DONNER NE SUFFIT PLUS , TU TE PRODIGUES.....	115
● LE CALME JARDIN OU RIEN NE BOUGE.....	117
COMME A D'AUTRES L'HEURE ET L'HUMEUR.....	119
LES BARQUES D'OR DU BEL ÉTÉ.....	121
ARDEUR DES SENS, ARDEUR DES CŒURS, ARDEUR DES AMES.....	123
L IMMOBILE BEAUTÉ.....	125
VOUS M'AVEZ DIT TEL SOIR DES PAROLES SI BELLES.....	127
« HEURES DU MATIN CLAIR », « HEURES D'APRÈS-MIDI »...	129

*LES HEURES DU SOIR*

DES FLEURS FINES ET MOUSSEUSES.....	133
S'IL ÉTAIT VRAI.....	135
LA GLYCINE EST FANÉE ET MORTE EST L'AUBÉPINE.....	137
METS TA CHAISE PRÈS DE LA MIENNE.....	141

---

SOIS-MOI PROPICE ET CONSOLANTE.....	143
HÉLAS ! LES TEMPS SONT LOIN.....	145
LE SOIR TOMBE, LA LUNE EST D'OR.....	147
LORSQUE TA MAIN CONFIE.....	149
ET MAINTENANT QUE SONT TOMBÉS.....	151
QUAND LE CIEL ÉTOILÉ COUVRE NOTRE DEMEURE.....	155
AVEC LE MÊME AMOUR QUE TU ME FUS JADIS.....	157
LES FLEURS DU CLAIR ACCUEIL.....	159
LORSQUE S'ÉPAND SUR NOTRE SEUIL.....	161
SI LE SORT NOUS SAUVA DES BANALES ERREURS.....	163
NON, MON AME JAMAIS DE TOI NE S'EST LASSÉE.....	165
QUE NOUS SOMMES ENCORE HEUREUX.....	167
SUBIRONS NOUS, HÉLAS ! LE POIDS MORT DES ANNÉES...	169
LES MENUS FAITS, LES MILLE RIENS.....	171
VIENS JUSQU'À NOTRE SEUIL RÉPANDRE.....	173

TABLE DES MATIÈRES 197

---

QUAND NOTRE JARDIN CLAIR.....	175
AVEC MES VIEILLES MAINS.....	177
SI NOS CŒURS ONT BRULÉ EN DES JOURS EXALTANTS....	179
ET CE RUGUEUX HIVER OU LE SOLEIL FLOTTANT.....	181
PEUT-ÊTRE.....	183
OH ! TES SI DOUCES MAINS.....	185
LORSQUE TU FERMERAS MES YEUX A LA LUMIÈRE....	187

---

POITIERS - IMP. MARC TEXIER

---

leçon 38

218

---

---

ÉMILE VERHAEREN

---



# Les Heures du Soir

PRÉCÉDÉES DE

Les Heures claires

Les Heures d'après-midi

---

---



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

NS. C. e. 23







# MERCURE

DE

# FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

---

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

---

*Le Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, et de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se

passé à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

*Le Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que *le Mercure de France* donne plus de matière que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande  
adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>**



10

10

10

10

10

10

10

10



